

La clinique du docteur S.

recueil de nouvelles de

**Cyrille Cléran
Arnaud Génois
Emmanuel Glais
Daniel Le Faou**



Éditions de la rue nantaise

Éditions de la rue nantaise © 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence, caricature éhontée, heureux hasard ou phénomène troublant dénué de funestes visées.

La clinique du docteur S.

SOMMAIRE

- « Le défi Max 2 » de Daniel LE FAOU... p. 9
- « De la même souche » d'Emmanuel GLAIS... p. 15
- « La clinique du Docteur S. » de Cyrille CLÉLAN... p. 25
- « Des vacances en altitude » de Daniel LE FAOU... p. 33
 - « Qui a vu verra » de Cyrille CLÉLAN... p. 41
 - « Un nez curieux » de Daniel LE FAOU... p. 59
- « Travellingue cradingue » de Cyrille CLÉLAN... p. 63
 - « L'illusion de l'ex-île » d'Arnaud GÉNOIS... p. 71

LE DÉFI MAX 2

DANIEL LE FAOU

Sur la scène, Maxime Chevinaud exerçait ses talents de contortionniste sous le pseudonyme de « Flexi-Max », vaguement évocateur de son art et nettement plus percutant que son nom véritable. Pendant plusieurs années il avait parcouru la France profonde au sein d'un petit cirque itinérant et, à chaque séance, avait répété inlassablement le même numéro, dans un pesant anonymat.

L'opération « Le Défi Max », qui s'était déroulée l'année dernière, juste après la légalisation des paris en ligne par l'Internet, lui avait permis d'acquérir une certaine notoriété, malgré l'échec qu'il y avait essuyé. Au moins on avait parlé de lui dans les médias ; il avait même été invité sur le plateau d'une grande chaîne de télévision, à une heure de grande écoute, pour y conter son infortune. Son côté maladroit lorsqu'il s'agissait d'affaires, qui tranchait avec son habilité artistique, ainsi que sa réputation de « loser », mais fair-play, l'avaient finalement rendu sympathique aux yeux du grand public.

Du reste, ce revers n'avait nullement affecté son moral ; il sem-

blait même s'en satisfaire, si bien qu'il aurait pu reprendre à son compte la formule que l'on attribue parfois au très regretté Léon Zitrone : « Qu'on parle de moi en bien ou en mal, peu importe. L'essentiel, c'est qu'on parle de moi ! »

Bref, Flexi-Max était maintenant connu. Il avait organisé ce défi sur le Web, aidé par un ami passionné d'informatique, et avec le cautionnement de monsieur Whiteburry, un homme d'affaires anglais dont la solvabilité était incontestable. Flexi-Max avait affirmé qu'il pourrait toucher de la pointe du nez le bas de son dos. La cote était de 5 contre 1, et la mise minimale de 50 euros.

La mission apparaissait impossible ; cependant les parieurs ne furent pas très nombreux, faute de publicité suffisante. La mise totale fut de l'ordre de 12 000 euros.

La tentative eut lieu sur la scène d'un cabaret parisien, où une trentaine de parieurs se déplacèrent pour assister à la tentative, à laquelle l'artiste se présenta torse nu. Maître Cafouli, l'huissier chargé d'assurer le bon déroulement de l'opération, commença par lire le règlement, qui tenait en quelques lignes. Ensuite, à l'aide de stylos feutre, il marqua d'un point rouge le bout du nez de Flexi-Max et d'un point bleu le bas de son dos, au niveau des vertèbres lombaires. Flexi-Max déploya moult flexions, torsions, déhanchements et convulsions spectaculaires.

En vain.

Au bout des trois minutes qui lui étaient imparties, il n'arriva pas à réunir les deux marques pour en faire du violet, et l'huissier ne put que constater que l'objectif visé n'avait pas été atteint. Flexi-Max perdit à cette occasion la coquette somme de 60 000 euros. Cela ne l'empêcha pas de saluer le public par une élégante révérence, montrant ainsi sa sportivité dans la défaite. Il quitta la scène sous les applaudissements.

Depuis cette histoire, Maxime Chevinaud s'était adjoint Yelina, une collaboratrice qui l'assistait pour la gestion de ses affaires. Il faut dire qu'il était désormais fort sollicité ; il se produisait dans des

théâtres connus en France et à l'étranger, souvent même en première partie d'artistes de renom. Yelina était une jolie femme d'origine slave, grande et pulpeuse, dont la morphologie tranchait avec celle de Flexi-Max, qui était petit et menu. Leur relation était intime.

Ils habitaient le même appartement. Elle l'assistait également dans son spectacle et avait coutume de monter sur scène en tenue légère, portant à la main une valise, de laquelle s'extirpait l'artiste avant de commencer son programme. Cette entrée en matière originale était fort appréciée du public.

En concertation avec Monsieur Whiteberry, Maxime Chevinaud décida un jour de lancer un nouveau défi : « Le Défi Max 2 ». Il prétendit cette fois pouvoir toucher de son index droit le dos de sa main droite, juste à la base du poignet. Des radiographies visibles sur le site dédié au pari montraient que sa main était normale. De plus, une attestation de son médecin y certifiait que ses os n'étaient point mous. La mise, cette fois, était de 100 euros minimum, et la cote de 10 contre 1.

L'engouement fut immédiat et prit vite une ampleur telle qu'il fallut arrêter prématurément le concours. Le règlement avait prévu la clôture dès que le montant total des mises, qui étaient versées d'avance sur un compte spécifique au nom de Maxime Chevinaud, atteindrait deux millions d'euros. S'il perdait son défi, Maxime perdrait par conséquent vingt millions. Monsieur Whiteberry n'avait pas voulu s'engager au-delà. Le seuil des mises fut atteint en moins d'une semaine. Il faut dire que certains grands médias couvraient l'évènement et qu'un forum de discussion y était consacré ; un orthopédiste réputé y affirmait que l'objectif visé par le contorsionniste était absolument impossible à atteindre, par simple considération d'ordre anatomique. La plupart des personnes qui avaient gagné au premier défi parièrent à nouveau, misant la totalité, voire le double, du gain reçu la première fois. Quelques étrangers fortunés s'étaient aussi intéressés à l'affaire et avaient parié gros. Un émir arabe s'était même pris au jeu, paraît-il. Il est vrai que si Flexi-Max avait manqué son premier pari, il n'était pas absurde de

penser qu'il pourrait également perdre le second. Et puis, l'importance de la cote était tellement attractive !

Le défi fut exécuté dans l'amphithéâtre d'une grande école parisienne. Une heure avant l'opération les gradins étaient déjà bien remplis. Les conversations étaient animées et l'ambiance bon enfant. Le brouhaha fut brusquement interrompu par une sonnerie, suivie par l'entrée sur l'estrade de Flexi-Max, accompagné de la plantureuse Yelina et de maître Cafouli.

Le centre de la scène était meublé d'une simple table. Yelina y déposa une petite mallette.

Maître Cafouli lut le règlement, concis comme la première fois. À l'aide de stylos feutre, il marqua d'un point rouge la pointe de l'index droit de Flexi-Max et d'un point bleu la base du dos de la même main. Il déclara ensuite que la tentative était lancée, et actionna son chronomètre.

Yelina ouvrit la mallette et en retira une planchette en bois qu'elle posa au milieu de la table. Flexi-Max ferma le poing droit, sauf l'index, qu'il tendit et qu'il positionna sur la planchette. Yelina préleva alors de la mallette une petite hache de cuisine, comme on en utilise pour couper des carcasses de volaille ou pour détacher des pattes de lapin. Sans attendre, d'un coup net et précis, elle trancha l'index de Flexi-Max au niveau de la troisième phalange. Des cris d'horreur et de stupéfaction parcoururent l'assistance ébahie. Le sang n'avait pas vraiment encore commencé à jaillir que Flexi-Max avait déjà saisi de la main gauche le morceau de doigt détaché et en avait appliqué l'extrémité contre le dos de la main.

L'huissier constata que le point rouge et le point bleu réunis formaient une tâche violette, et que cette prestation avait été réalisée en moins de trois minutes. Flexi-Max avait donc indiscutablement remporté son pari.

Yelina plaça un pansement de fortune sur le moignon de doigt restant, et introduisit le doigt coupé dans un tube réfrigéré qui se trouvait aussi dans la mallette. Flexi-Max, qui venait de gagner

deux millions d'un coup de hachette magique, salua sobrement la foule ; les trois personnages quittèrent la scène devant un public partagé entre admiration et indignation. Maître Cafouli regagna son cabinet pour y rédiger le procès-verbal relatant le déroulement de l'opération.

Maxime Chevinaud prit congé de son assistante, lui faisant même la bise pour l'occasion ; un taxi l'attendait pour le conduire dans une clinique privée où il recevrait les soins d'urgence et serait gardé quelques heures en observation, comme cela avait été programmé depuis quelques jours. Yelina, quant à elle, avait pris contact plusieurs semaines auparavant avec un chirurgien suisse fort réputé, qui se chargerait de greffer le doigt coupé. Le soir-même, elle devait prendre un avion pour Genève et rencontrer immédiatement ce spécialiste pour lui confier ledit doigt, afin qu'il le conserve dans des conditions optimales en vue de l'intervention. Flexi-Max les rejoindrait dès que possible. C'est en tout cas ce qui avait été programmé.

Dès le lendemain, le contorsionniste quitta la clinique, avec un encombrant bandage autour de la main, et regagna son appartement. Il lui fallait préparer quelques bagages pour son séjour en Suisse. Il souhaitait aussi transférer rapidement la moitié de la somme qu'il avait gagnée sur un compte bancaire spécial que monsieur Whiteburry avait ouvert à cet effet. C'est ce qui avait été convenu, en contrepartie de la complicité passive, mais précieuse, grâce à laquelle Flexi-Max avait pu mener à bien son entreprise audacieuse et lucrative. Ce transfert ne devait pas poser de problème via l'Internet, car Flexi-Max avait prévenu sa banque à l'avance qu'il transférerait prochainement une somme importante depuis son compte vers l'étranger.

En voulant mettre en marche son PC, il ne put retenir un sourire agacé : il avait coutume d'ouvrir sa session afin d'accéder à ses fichiers, et de se connecter à ses comptes, par lecture digitale, en faisant glisser son doigt sur un détecteur disposé sur le clavier de l'ordinateur. Or le doigt en question, dont il avait enregistré l'em-

preinte, était l'index manquant ! Il avait bien heureusement comme alternative l'utilisation d'un code secret et d'un mot de passe, soigneusement inscrits dans un rabat de son portefeuille. Cela lui permit, en pianotant de la main gauche, de consulter son fameux compte bancaire, sur lequel les deux millions de mise avaient été versés. Horreur ! Le compte était quasiment vide. Il venait d'être délesté de 1 985 000 euros qui avaient été virés dans une banque suisse. Désespéré, Maxime Chevinaud consulta sa messagerie. Un message récemment arrivé lui disait :

« En vérité, je n'ai pas rencontré de chirurgien de renom en Suisse, contrairement à ce que je t'avais laissé entendre. En revanche, j'y ai trouvé des banquiers fort compétents. Je pense que tu pourras te faire greffer très convenablement à Paris. La somme de 15 000 euros laissée sur ton compte devrait t'y aider. Cordialement et sans rancune.

Yelina

PS : Le bout de ton doigt se trouve en haut du frigo, dans le bac à glaçons. »

*

DE LA MÊME SOUCHE

EMMANUEL GLAIS

Quand je repense à toute cette histoire, à la façon dont les choses se sont déroulées, à mon comportement, j'ai honte. En effet, tout à l'heure je suis parti du boulot sans avoir serré aucune main. Ce n'est pas habituel. Je me suis mis tous mes collègues à dos. Il faut dire que je l'ai bien cherché. Comme je l'ai dit j'ai honte. Je viens de sortir de ma berline, la même qui m'accompagne sur les trajets d'aller et retour à l'usine depuis dix-sept ans. Bientôt l'âge adulte ! Je l'ai achetée neuve et je ne la laisserais dans aucune autre main. Pour rien au monde. Quand elle mourra, je pourrais me dire que moi seul l'ai tripotée. Certes, peu après l'avoir achetée, j'ai laissé quelques copains insistants la monter. À cette époque je n'étais pas le seul à la regarder amoureuxment... Enfin bref je m'é gare.

Je viens de sortir de ma berline pour trouver ma femme Caroline, et en sortant de cette cage en fer attelée de pneus Michelin, le poids

de la culpabilité — au moins cent kilos — est tombé violemment sur mes épaules. Pendant tout le trajet je n'ai pas réfléchi, je n'y ai pas repensé. Comme si la cage de fer ambulante réussissait à me protéger d'une force extérieure avec laquelle on ne négocie pas. En fait, cette force est, plus exactement, intérieure. Il s'agit de mes tourments. C'est dingue mais dès que je m'assois derrière le volant anodin de mon auto, mon esprit se vide, mes soucis s'éclipsent. Pour être encore plus exact, ces tourments qui pèsent actuellement si lourdement sur mes épaules pourtant robustes, aguerries à faire porter aux bras sous-jacents et subalternes plusieurs milliers de cartons de vingt kilos huit heures par jour, cinq fois par semaine, cinquante-et-une semaines par an, et cela depuis dix-sept ans, ces épaules qui font ma fierté tellement elles sont musclées et qu'elles accompagnent si bien mes pectoraux, ces épaules ploient actuellement sous mes tourments qui sont au nombre d'un. Il s'agit simplement — je me répète — que j'ai honte de ce que j'ai fait tout à l'heure. J'ai honte de celui que j'étais il y a tout juste trois-quarts d'heure. Dans mon auto, les actualités de *France Info* — même si je les ai écoutées attentivement — n'ont pas su éveiller chez moi un véritable intérêt. J'ai déjà oublié tout ce que j'ai entendu. Mon cerveau est gouverné par une seule émotion. Je commence à trembler quand je pose un pied à terre et dès lors que ma portière est fermée, fourrer la clé dans la serrure me paraît mission impossible. Ce n'est plus mon seul cerveau qui pâtit de la honte ressentie au ressouvenir de cette scène arrivée il y a seulement quarante-cinq minutes. Tout mon corps tremble. Les pores de ma peau libèrent du liquide salé et chaud. Bientôt mes vêtements me colleront. En bref : je sue comme un porc.

Mais peut-être aimeriez-vous savoir exactement ce qui s'est passé il y a trois-quarts d'heure ? Laissez-moi d'abord poser le décor.

Concernant mon boulot, vous savez déjà l'essentiel. Vous avez compris que je suis payé à déplacer des cartons. Parfois je les empile pour faire de beaux tas carrés qui seront filmés à une autre

étape de la production. D'autres fois justement, je suis assigné ailleurs, quand il y a un coup de bourre ici ou là. Je connais tous les postes (parlons de poste plutôt que de métier pour ce type d'emploi) de l'entreprise sauf l'étiquetage, exclusivement réservé aux femmes. Techniquement je travaille sur une plateforme logistique. Et peut-être souhaitez-vous savoir ce qu'il se trouve dans ces cartons ? Eh bien non, je ne vous le dirai pas. À vous d'imaginer. Mais cela importe peu, les cartons je ne les ouvre pas et on pourrait très bien y cacher des organes humains que je ne m'en rendrais pas compte. Ce que je sais, c'est que c'est lourd et que ça fatigue les doigts. Tellement qu'en fin de semaine j'ai les articulations qui ralentissent. C'est embêtant, de plus en plus souvent des verres s'échappent de mes mains. Et qu'est-ce qui caille dans c't'usine ! Et puis ça pue ! Mince j'avais pas l'dire. Disons que ça m'a échappé, comme ça. Maintenant j'en ai trop dit et je ne veux pas vous laisser dans l'inconnu, ce serait inhumain. Vous vous en foutez ? Eh bien tant pis : vous saurez. Ça pue la viande, toutes sortes de viandes, selon les saisons. En ce moment c'est l'été et les gens ne s'arrêtent plus de faire des grillades. Mais qu'est-ce que ça pue les grillades ! Les chipolatas ont beau être dans leur emballage et ces emballages dans des cartons, l'odeur m'assaille les narines tout le temps du boulot et ne quitte plus mes mains depuis un mois. Enfin bref, les lignes passent, il faut que je démarre mon histoire.

Malgré tout, ce détail sur l'environnement olfactif de mon travail a son importance. Je crois bien qu'aujourd'hui j'étais plus agacé que d'habitude. D'abord, c'est lundi. Ensuite, toutes ces grillades, toutes ces chipolatas infâmes ajoutées aux jambons insensibles aux aléas de la météo (quand il fait froid, les fainéants se font des pâtes-jambon-gruyère, quand il fait chaud, ils en fourrent dans des baguettes remplies de mayonnaise pour pique-niquer — avant de simplement niquer — à l'écart de la ville, dans les fourrés), toutes ces odeurs nauséabondes alternées, mélangées, agglutinées dans mes deux narines de cinq heures à treize heures trente. Tout cela me déprimait sérieusement. Et puis la cadence infernale imposée par la technique, avec ces voyants qui s'allument pour m'annoncer que je

suis en retard, que je devrais être en train d'empiler telle série de cartons et que ceux que j'empile devraient déjà être empilés. Et puis ce nabot nain mal rasé infect qui m'aboie dessus à trois reprises, comme si je n'avais pas pris conscience de mon retard, de ma lenteur supposée au regard des objectifs de la journée soigneusement fixés par des cols blancs aux séants posés dans des salles climatisées, avec vue sur la campagne jaunie par une pluviométrie déficiente depuis deux mois au moins. Tout ça. Tout ça a mis à mal mon calme légendaire. Au fur et à mesure que les cartons réveillaient mes articulations apaisées par deux jours de repos, que les lumières clignotantes s'additionnaient, que le chefton me demandait gentiment d'accélérer une fois, deux fois, trois fois, au fur et à mesure une envie de défoncer ces cartons et de lancer des chipolatas sur ce fumier devenait image obsédante. Véritable fantasme.

Et comme un con cette violence refoulée si habilement jusqu'à 13 heures 30, cette violence retournée d'abord contre moi qui martelait à mon propre corps « vas-y va plus vite qu'est-ce que tu fous ? », cette violence a éclaté à 13 heures 35.

Peut-être était-ce mieux ainsi, peut-être cela m'a t-il sauvé la vie ? Peut-être que si elle n'avait pas éclaté à ce moment-là, elle l'aurait fait dans la voiture. Alors c'est ma voiture qui serait à présent éclatée contre un panneau de signalisation ou un pylône téléphonique, mon corps dedans, dans un état pas beaucoup mieux, ou alors déchiré par les ronces d'un fossé négligé après avoir rebondi sur le bitume. Peut-être que si elle avait éclaté avant je serais maintenant licencié pour faute grave, en route pour les prud'hommes. Peut-être ai-je réagi de la moins mauvais façon après tout. Mais quand même, j'ai honte. Bref, venons-en aux faits.

En jetant mes gants dans une poubelle placée à cet effet, dans le couloir qui mène aux vestiaires, je me suis mis à rire tout seul, à mon avis assez doucement, mais mon collègue Boris qui était à mes côtés s'en est aperçu. Une phrase de *Le maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov venait de me revenir en tête. C'est une phrase très drôle, du moins dans son contexte. La voici : « Rendez-moi ma

tête ! Rendez-moi ma tête ! Prenez mon appartement, prenez mes tableaux, mais rendez-moi ma tête ! » Je repensais à ce passage à l'effet comique intense quand Boris me dit : « Qu'est-ce qui te fait marrer ? » À ce moment-là j'ai trouvé Boris encore plus drôle que le passage auquel je pensais et j'ai dû réprimer une envie terrible de me marrer pour de vrai, par respect pour lui. Je ne savais pas quoi répondre. Vous auriez dit quoi, vous ? Aurais-je dû répondre « Je pense à une scène de *Le maître et Marguerite* » ou alors plus sobrement « Je pense à un bouquin » ou bien mentir et inventer une situation où j'aurais humilié subtilement le chefton qui nous fait tous chier ?

J'ai décidé (ou alors mon libre arbitre s'est absenté) de lui répondre : « Je pense au bouquin que je vais continuer de lire en rentrant. Il est trop bien. » Jusque-là, ça va. Et puis j'ai ajouté « Et toi tu vas faire quoi en rentrant ? Tu vas regarder les infos, *Derrick*, faire une sieste, te branler puis mater le *Bigdil* ? » Vlan. Boris devint rouge et ne dit plus rien. Je n'ai pas pensé à m'excuser. Je crois que j'avais envie de faire mal. De toute manière ça n'aurait servi à rien. Je venais de lui résumer ce que je dois penser, d'une certaine manière, de lui. Sans doute avant cet épisode ignorais-je que j'étais capable de penser de telles choses d'un collègue ; en tout cas, à ce moment-là tout me paraissait clair et évident : la vie de Boris ne servait à rien. Son corps, comme le mien, était cependant très utile à la société : il permettait de transvaser des viandes de toute sorte d'un point A à un point B. Sa vie ne valait rien. Il ne croyait pas en Dieu et n'avait aucune activité spirituelle. Son cerveau absorbait quelques informations ânonnées par une boîte en couleur. Il ne se posait pas plus de question qu'une plante verte, et beaucoup moins qu'un poisson rouge (j'ai depuis tout gamin, suite à une observation répétée, la certitude que ce qu'on dit sur l'intelligence et la mémoire des poissons rouges ne sont que des balivernes). Il était sur le déclin, puisque son corps (comme tout un chacun) s'usait et que son esprit, lui, était resté au point mort depuis l'obtention du brevet des collègues.

Dans les vestiaires Henri qui est noir (pourquoi n'était-ce pas lui qui m'avait posé la question, je n'aurais pas eu les complications qui vont venir) demanda à Boris pourquoi il était tout rouge. Tout le monde savait, sauf les jeunes intérimaires, que Boris rougissait à la moindre contrariété : le vestiaire se tourna donc vers lui, qui ne sut que répondre. L'anecdote aurait pu s'arrêter là si le vétéran qui était aussi le plus con n'avait pas ajouté « Bein alors, t'as chié dans ton froc ? » Et moi, avec toute l'honnêteté qui me caractérise je dis « C'est ma faute. » « Quoi, qu'est-ce que t'as fais, encore ? » demanda le vétéran. Je ne sais pas pourquoi il ajouta ce dernier mot puisque, à part avec le chefton, depuis dix-sept ans je n'avais eu aucun problème avec qui que ce soit. « Bein oui c'est ma faute, je me suis un peu foutu de sa gueule. » « Qu'est-ce que tu lui as dit ? » reprit le vétéran qui se prenait pour un cacique cherchant à tout savoir. « Je lui ai dit comme j'aurais pu le dire à toi qu'il n'est pas sain pour l'esprit de rentrer chez soi à 14 heures pour végéter devant la télévision jusqu'au souper. » « Et qu'est-ce que tu connais de nos après-midis ? » fit un ouvrier lambda au milieu d'un début de brouhaha. « Je sais très bien que la majorité d'entre vous va passer le restant de sa journée à zapper entre *Derrick* et le *Bigdil*. Ça fait dix-sept ans que je bosse ici, je connais vos occupations. » « Et toi qu'est-ce que tu fais de mieux ? » dit le même ouvrier lambda. « Moi je lis des livres, je m'informe sur le monde, et j'essaie de le penser. » Un deuxième ouvrier lambda pour qui j'ai habituellement de l'affection s'essaya : « Et à quoi ça sert puisque tu n'as aucune influence sur lui ? » Je rétorquai : « C'est de votre faute si je ne peux pas le changer. Je ne peux pas le faire tout seul. Ça commence par le travail. Hors nous faisons tous ici un travail de merde, qui plus est encadré par une hiérarchie de merde et personne n'a l'idée de changer les choses. » À ce moment-là je vis le visage d'un jeune intérimaire. C'était un visage que j'aurais bien vu accompagné d'un tee-shirt arborant la figure révolutionnaire d'un bogoss latino. L'espace d'un instant j'attendis de lui un appui. Et puis je repris, au milieu d'un tumulte hostile « Mais bon Dieu arrêtez de regardez Vincent Lagaf', il va finir par cramer vos cerveaux. Il faut qu'on

fasse notre révolution les mecs ! En ce moment des jeunes du monde entier s'indignent, à nous, ouvriers, de passer à l'action. Si on ne le fait pas qui le fera à notre place ? » « Et qu'est-ce que tu comptes faire à part donner des leçons ? » exprima le vice-vétéran du vestiaire. Auquel je répondis « Mais je vous dis que tout ça ça commence dans la tête. C'est pas possible de se rendre compte de l'injustice dans laquelle on vit si on rêve tous dans notre coin de gagner la nouvelle Renault chez Vincent Lagaf', tu viens de te faire cramer au moins deux ans de retraite et t'as même pas été foutu capable d'aller gueuler dans la rue. Je ne sais pas si ça sert à grand-chose mais au moins c'est une façon de réagir. » Puis je fis une pause le temps de défaire mes chaussures de sécurité et d'enfiler des chaussettes propres. Pendant ce temps chacun maugréait dans son coin à court d'arguments. Et puis comme je n'avais plus rien à perdre, je me suis dit « autant aller au bout de mon raisonnement » et j'ai gueulé « Vous en avez pas marre de tous ces voyants rouges qui s'allument dès que l'on baisse un peu le pied ? Vous en avez pas marre de cette hiérarchie invisible fixant des objectifs inaccessibles pour mieux nous humilier en fin de journée ? Vous en avez pas marre d'apprendre par la presse qu'une poignée de traders s'est reversée plus de deux milliards d'euros l'an passé ? Vous en avez pas marre de vous mettre de la crème sur vos articulations douloureuses ? Ce ne sont pas des motifs suffisants pour commencer à se bouger le cul ? Si on le fait peut-être qu'on sera suivi. » Bien entendu, on continua de me conspuer. Je décidai d'arrêter et me changeai en vitesse en m'efforçant de me taire. Il n'y avait dans ce vestibule que des crétins, sauf peut-être ce jeune intérimaire absolument muet qui pouvait me comprendre.

La méthode employée était mauvaise. J'avais raison dans le fond mais j'aurais dû prendre des pincettes, faire un travail de fond, en discutant un peu tous les jours des différentes raisons de s'indigner, ce que je ne faisais plus depuis longtemps.

Depuis que je me suis mis à lire il y a cinq ans, à cause ou grâce à ma maladie, une forme d'insomnie aggravée, mon caractère a

changé. Avant j'étais plus agressif au travail, j'étais presque un leader syndical sans étiquette, le porte-parole de toutes les revendications. J'ai obtenu suite à une pétition signée par plus de 90 % des ouvriers un ralentissement des cadences qui a conduit à des embauches. J'ai défendu bien des fois des ouvriers qui se laissaient marcher sur les pieds par des cheftons inventant des tâches supplémentaires à accomplir une fois le dépointage enregistré. Depuis que je lis je me suis ramolli. Mon monde intérieur s'est lui enrichi. Je ne prends plus les choses à cœur comme auparavant, je sais relativiser, je pense aux pages ingurgitées la nuit avant de commencer le boulot. Et puis depuis un an je traîne dans les cafés littéraires pour noctambules. J'y ai été amené après avoir commencé à écrire. J'ai d'abord écrit quelques textes pour un groupe de rock garage aux textes engagés, et puis je me suis mis aux chansons d'amour et autres niaiseries amicales. Maintenant je compose des poèmes. Je n'arrive plus à m'arrêter. Au rythme des cartons empilés je trouve des mots que j'essaie d'assembler dans des positions improbables. Je projette d'écrire un *Kamasutra poétique*.

Plus sérieusement, j'ai l'impression que la rencontre avec le livre m'a sauvé la vie. Au début, ma maladie m'embêtait beaucoup. Ne plus réussir à s'endormir après avoir sauté fougueusement ma femme m'a déprimé un bon moment. Et puis j'ai commencé à aimer écouter la radio, qui m'a peu à peu emmené vers des bouquins. Au début je lisais des choses uniquement politiques. Je comptais profiter de mon temps libre pour devenir un vrai leader le jour où le Grand Soir adviendrait : j'avalais Bakounine, Blanqui, Marx et Proudhon avec gourmandise. Je m'intéressais à ce qui se passe en Amérique Latine, allant parfois jusqu'à m'imaginer un destin de syndicaliste devenant chef d'État. Et puis je n'ai pas vu la révolution approcher. J'ai supposé que celle-ci était moins inéluctable que fantasmagorique. Alors, j'ai commencé à piocher dans la prose et la poésie. Depuis, je m'en délecte. Il y a deux ans j'ai pris une plume qui depuis noircit ou dépucelle une nouvelle page chaque jour. Intérieurement j'ai l'impression d'être un jardin qui se bonifie, s'enrichit, bientôt luxuriant. Cependant mon penchant révolutionnaire

s'est atténué. Pas que je me révolte moins facilement mais je commence à me dire que le terrain du politique est susceptible de trop nombreuses déceptions.

Maintenant je me dis que mon discours n'avait ni queue ni tête. Il est parti de *Le maître et Marguerite*, qui est certes une satire des élites moscovites au temps de la Russie soviétique, mais qui n'est pas un traité révolutionnaire, et puis je suis arrivé à tout ce salmigondis politique. Je me suis totalement embrouillé les pinceaux, la tête grossie par mes lectures. Maintenant, en plus de la honte que je ressens en me remémorant ces quelques minutes pathétiques, j'éprouve une énorme compassion pour mes collègues de travail. Contrairement aux noctambules des cafés littéraires qui parlent émotion et injustice sans savoir de quoi il s'agit vraiment, j'ai envie de verser des larmes dans leurs bras. Car au fond de moi-même, je suis affecté par la même inertie que celle qui anime leurs doigts douloureux. Je suis de la même souche qu'eux, une souche forgée dans l'épreuve, et nulle plume, nulle phrase, même les plus impétueuses ne pourront abîmer le bois qui me constitue. Mon corps va vieillir inexorablement, mes doigts seront de plus en plus noueux, et puis je vais commencer à pourrir, comme un tronc abandonné dans la forêt. Mon tronc, mes pectoraux, mes épaules resteront ma seule force de travail. Non, jamais je ne me laisserai happer par la tentation d'épouser des feuilles, aussi vierges soient-elles. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'opium et mon destin n'est pas de finir dans le bras de *houris*.

*

LA CLINIQUE DU DOCTEUR S. *

CYRILLE CLÉLAN

Chambre 4.

À force de patauger dans la mouise, c'était devenu mon élément. J'avais peur qu'en améliorant les choses, la situation ne se dégrade. Ma logique ne tenait plus la route ; j'en avais parfaitement conscience. Mon état, pour être grave, n'en était pas pour autant celui d'un ahuri fini. Les années soixante-dix étaient passées par là. Rien ne serait jamais plus pareil.

Je soupçonnais mes proches de vouloir me placer dans un asile, non pas que je sois contre les hôpitaux psychiatriques, non, ce n'était pas ça le problème. L'avenir me donna raison. Ce n'était pas là que le bât blessant me rongerait les sangs. Ce qui me contrariait, c'était qu'on m'y plaçât sans avoir cherché à savoir mon avis sur la question. Mon avis n'est pas souvent celui de la majorité. Mes avis sont souvent tordus, mes raisonnements malhabiles. Ils engendrent des regards perplexes. Des asiles, il y en a, on le sait, qui sont très bien et mes amis, qui voulaient m'y enfermer, et qui y sont par-

venus, ne songeaient qu'à mon bien et sûrement pas à mal. Je les entendais. « Il n'en peut plus. Il a perdu les pédales. Il n'aura pas la force de remonter la pente. Il chie dans son lit, mange des pigeons morts, se balade à poil en plein hiver sur les remparts, conchie les boulangères qui tardent à rendre la monnaie, injurie ses voisins et tire à la vingt-deux long rifle sur les automobilistes diésélistes. Il file un mauvais coton. Le seul moyen pour l'en sortir, c'est un séjour dans un lieu spécialisé. L'endroit idéal ? Chez le docteur S., près de Saint-Poursan, au nord-est de Deineville. Avec un peu de chance, ils auront encore des chambres ! Si on ne le fait pas pour lui, faisons-le au moins pour sa femme et ses enfants... » La chance était avec moi. On a confisqué ma carabine, on m'a dit d'enfiler un pyjama et c'est ainsi que je suis arrivé dans cette pièce aux volets clos de trois mètres par quatre.

Chambre 1.

Le docteur prétend que c'est une excellente thérapie, l'obscurité. A fortiori pour les cas difficiles. Comme le mien, sans doute. Quand l'infirmière est passée me voir, j'ai compris que c'était le matin parce que c'était inscrit sur sa montre à quartz. Elle m'a donné des gélules bleues et puis des rouges. J'aime bien les rouges. Elles sont légèrement sucrées.

Chambre 7.

Ma chambre se situe au second. J'entends les pas dans l'escalier et je sais exactement combien il y a de marches entre chaque palier.

On m'a dit que quand ça irait mieux, je pourrais aller à la piscine. Encore faudrait-il qu'on me prête un maillot de bain !

Chambre 13.

Toutes les nuits, je hurle. Aucun son ne sort. Je vis ici depuis des années. Oublié du monde. Ça n'a aucune espèce d'importance. Moi aussi, j'ai oublié comment c'était dehors. Mais ce serait bien, quand même, si on ouvrait les volets, au moins de temps en temps.

Chambre 8.

Qui suis-je ? Un fou. Je mesure un mètre quatre-vingt et mes cheveux sont gris. Ils me tombent sur les hanches. Où suis-je ? Dans une clinique perdue en rase campagne, financée par un consortium qui possède également des parcs d'attraction zoologiques. Qu'attends-je ? Rien de spécial. Comment ai-je atterri ici ? Ça ne vous regarde en rien. J'aime autant garder le silence. Que peut-on faire d'autre dans une pièce comme celle-ci, noire et mal aérée au point que j'ai souvent mal à la tête en dépit des panacées dont on me gave ?

Un jour, je vais sortir. Il me faudra revoir tous ces gens que je déteste. Si je suis ici, c'est de leur faute, à ces enfoirés.

En plus, j'ai grossi. Normal. C'est le manque d'exercice. Bientôt, je vais m'y remettre. Je referai des exercices. Brandir des haches, c'est un exercice que j'apprécie tout particulièrement ! Dans la rue ! Courir après les gens en hurlant ! Voir leurs cheveux se dresser sur leurs têtes d'ampoules percées...

Chambre 11.

La liberté ? Non, ça ne me déplaisait pas.

Aujourd'hui, oui, je suis bien obligé de souscrire au nouveau programme. C'était soit ça, soit l'injection létale.

Ah évidemment, je trouve le régime sévère. Les potages systématiques et l'absence de vin incitent à la morosité.

Avant, j'aimais bien les grosses bouffes. Avant ! Ah ! Mon imprimerie tournait plutôt pas mal. J'avais quelques relations. Oui ! Mais on m'a placé dans la clinique du docteur S. et personne n'a bougé le petit doigt. Non ! Personne n'a lancé de pétition. Ils sont partis du principe que la santé mentale des gens n'intéresserait personne. Ils ont tort. J'aimerais bien qu'on parle de moi dans les journaux. Ça me donnerait l'impression d'exister. C'est sympa, d'exister.

En mai, d'après mes calculs, ça fera trois ans que j'occupe cette chambre. Les murs sont tapissés de fleurs violettes. Le violet paraît-il aurait une action positive sur la santé. Ah ah ah ! Avant,

j'aimais bien aller aux sports d'hiver. Sur les glaciers...

Je n'ai pas revu la lumière du soleil depuis une éternité. Hé ! À la sortie, je vais être ébloui.

Me recueillir sur la tombe de mes gosses à Charleville-Mézières, dans le 59, sera la première des choses que je ferai... Ah la la ! Si vous saviez comme je regrette ! Quoi ? Vous ne saviez pas ? Qu'y faire ? Ce qui est fait est fait et ça ne sert pas à grand-chose de scruter le rétro quand on roule ivre et sans permis sur une quatre-voies à contre-sens dans un véhicule volé par temps de neige.

Je ne mesurais pas ma force. Quand les choses ont commencé à vraiment empirer — je ne parle pas de mes dettes qui s'accumulaient ni de ma tête qui était en permanence au bord de l'implosion —, c'est vers ma femme et mes gosses que mes colères sont allées. Les violettes m'ont apaisé. Et puis après, quelle importance ? Qu'est-ce que ça change que je sois ici ou ailleurs ? Qu'est-ce que ça change que vous soyez vivants ou morts ?

Chambre 2.

Aujourd'hui, j'ai fait un cauchemar. J'ai rêvé que je mourrai. J'ai repris mon souffle, ouvert les yeux. J'étais encore vivante. Ou du moins, si je suis morte, à un moment donné, j'ai recouvré une espèce de vie qui ressemble drôlement à celle que j'avais avant. Mon édredon est toujours sur le lit. Il y a toujours des barreaux aux fenêtres et des volets derrière les barreaux. Tout à l'heure, une infirmière passera m'apporter des médocs. Elles n'ont pas le droit de répondre — mais je demanderai quand même si je suis en vie, ou non. J'aimerais bien savoir. Au besoin, j'insisterai.

Chambre 9.

Je m'appelle Henry Ford. Mais on m'appelle Saint-Louis. Je vis en résidence surveillée chez le docteur S. depuis un temps infini. Je n'ai jamais quitté cette pièce me semble-t-il. Peut-être ma mère a-t-elle accouché sur ce lit puis ai-je grandi ici n'est-ce pas ? C'est sûrement ça. Je ne sais pas ce que je fous là. Je sais qu'il y a d'autres fous dans les cellules d'à-côté. Je les entends parfois... Si je hurle,

mes voisins m'entendront. Si je me tais, ils guetteront le moment où mes silences cesseront... Nous formons, comment dire ? une espèce de communauté d'étetés. J'ignore tout de mes voisins de palier mais je sais qu'en cas de pépin, ils voleront à mon secours. Il flotte dans cette clinique pour timbrés un réel parfum de solidarité. Il y a des choses qui traversent les murs : les sentiments passent d'une pièce à l'autre, d'un étage à l'autre. Une forme de capillarité permanente existe entre les êtres. Car la nature a bien fait les choses dans le sens où, comment dire ? c'est difficile à expliquer, il faudrait être philosophe pour cela, dans le sens où, entre ce qui se passe sous mes pieds et ce qui se passe au-dessus de ma tête, il y a une concomitance, un échange, une féerie. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Toujours est-il que je constate des phénomènes. Mon devoir de magnanimité m'oblige à en faire part.

On nous donne des pilules pour ne pas avoir d'érection. Elles sont très efficaces. Dans la clinique du docteur S., la bandaison est proscrite. Chaque chambre est verrouillée de l'extérieur. Je préférerais qu'on garde les portes ouvertes mais c'est pas moi qui commande. Midi et soir, on nous sert du potage dans des bols en grès. Pourquoi ? Mystère. Mais si ça continue, l'envie va me prendre d'aller voir le cuistot ; je lui exposerai calmement mon besoin impérieux d'une bonne tranche de rosbif, avec des frites — croustillantes de préférence. S'il refuse, je lui ouvre la carotide.

Chambre 5.

Ma chambre est froide. C'est parce qu'elle est au deuxième sous-sol et qu'il y a des infiltrations dans les fondations. Le salpêtre gagne du terrain. Sous le plancher, il y a des champignons blancs microscopiques. La tapisserie se décolle. Sous l'action de l'imprégnation, le papier gondole. Quand on gratte, avec le doigt ou avec une fourchette, le mur s'effrite un peu.

Au début, j'avais une chambre sous les combles. Mais on m'a changé d'endroit parce que je faisais trop de bruit. Et puis aussi parce qu'on devait faire des travaux d'isolation. Les crises ont cessé — mes démons hibernent. Je suis revenue dans le rang. C'est grâce

aux traitements puissants qu'on m'administre. Les envies de parler, de rêver, de baiser, de dormir et d'écouter de la musique sont elles aussi parties. Alors je me tourne les pouces. À force, ils tournent presque tout seuls.

Je ne vois pas le temps passer. Jour ? Nuit ? Je fais les cent pas entre le lit et le bidet. Ça réchauffe. Je ne fais plus la différence. Jour ? Nuit ? C'est comme si j'étais ailleurs que dans mon corps. Je sais pourtant que c'est impossible et difficile à croire mais c'est la vérité. Je suis là sans être là. J'existe à peine... Mes férocités d'antan me manquent.

Avant, il faisait trop chaud. Maintenant, c'est plutôt l'inverse. C'est rare les jours où je ne me réveille pas en grelottant.

Chambre 3.

Les pieds de mon lit sont en bois. J'aime bien m'endormir en posant la main dessus.

Chambre 12.

Personne ne peut suivre le cours de mes pensées. Je ne prétends pas non plus connaître celles des autres. Mes pensées sont de toutes sortes, en fonction des heures de la journée et de mes activités. Elles suivent des trajets relativement simples. Avant de manger, je pense à ce que je ferai après. Pourquoi emmagasiner de l'énergie si ce n'est pour l'utiliser à bon escient — le jour où je sortirai de cet enfer ?

Chambre 10.

Le docteur S. est l'un de mes plus anciens amis. Un jour, il m'a demandé si ça m'intéresserait de participer à une expérience. « Pourquoi pas ? » ai-je répondu. Je venais de passer des concours pour devenir cadre de la fonction publique et avais été recalé. Mon moral en avait pâti. « Il s'agit d'une expérience un peu spéciale, m'avait dit le docteur S. Elle est cooptée par un lobby international de philanthropie. Il s'agit d'observer les évolutions comportementales d'un panel de patients légèrement patraques. Tu vois, c'est pas très compliqué. » Pour être au cœur de la problématique, j'avais

donc choisi de m'immerger parmi les malades. Être logé à la même enseigne m'apparaissait comme la méthode la plus à même d'apporter des fruits probants. Je ne sais ni de quelle façon ni par quels glissements successifs j'en suis arrivé à ne plus du tout sortir de ma chambre et à recevoir les mêmes médicaments que ceux qu'on offre trois fois par jour aux autres occupants de la clinique. Tout ce que je sais, c'est que je n'avais pas l'étoffe d'un fonctionnaire.

Chambre 6.

Autrui est la première cause de mortalité. Le docteur S. sait que la promiscuité est néfaste. Alors on a mis une seule personne par chambre. Personne ne se croise et c'est très bien comme ça. On évite les problèmes.

Chambre 14.

Tout va mal. J'ai mal au ventre — un mal de chien. Mon estomac gonfle. J'ai envie d'aboyer. Mes intestins sont noués. Hier, je n'ai réussi à avaler qu'une seule petite gorgée de potage avant de tout dégueuler. La soupe est infâme. Où sont passés les croûtons à l'ail d'antan et le petit bol débordant de gruyère ? Le docteur S. soutient qu'une alimentation appauvrie est le meilleur remède pour changer les humeurs et remettre dans le droit chemin ceux dont les conduites dévient. Toute la nuit, je me suis tortillé comme un ver. Merde ! Mes draps puent la sueur... Ce n'est pas très grave. J'ai toujours été chétif et ma capacité est grande à supporter les privations, à endurer les tortures et les amputations affectives. L'absence de lumière naturelle par exemple ne me gêne absolument pas. La désocialisation prônée par le docteur S. qui réduit au minimum — à rien — les contacts avec l'extérieur est également très supportable. On voit peu de monde — c'est peu de le dire — et peu m'importe. Seule compte l'absolue ponctualité des infirmières chargées de me ravitailler en médocs : les pharmacopées sont ma raison de vivre. Les anxiolytiques sont ma tasse de thé. On peut m'enlever la musique, la gastronomie, la santé, les sorties, les sourires, la thune, tant qu'on me laisse mes médocs, je suis sauvé. Ici, ce n'est pas ça qui manque. Le personnel médical de la clinique est extrêmement prévenant. On peut parler d'une osmose. Sans eux, je crèverais la gueule ouverte. Sans moi et les autres fous, ils n'auraient qu'à fer-

mer boutique. Le fou est une manne pour la psychiatrie. Les laboratoires sont une corne d'abondance pour ceux de mon espèce. L'harmonie règne. Je préfère les asiles au monastères. Ici au moins, la prière n'est pas de mise.

Commissariat central délocalisé.

« Ça se présente mal. Au bas mot, le week-end est foutu.

- On va organiser une battue. Le ministre de la sécurité et du plaisir et le bureau du préfet sont alertés. Nous avons carte blanche. Nos équipes se déploient. Les fugitifs n'iront pas loin. Dans deux heures, les routes dans un périmètre de cent kilomètres autour de Saint-Poursan seront bouclées. Dès le lever du soleil, on lancera les hélicos. Les pilotes sont parés.

- Il n'est peut-être pas utile de mettre la population en émoi ...

- Nous n'avons pas d'autres choix. Attendez ! Les fous sont en cavale. Ce ne sont pas des cas bénins, chef. Leurs dossiers sont épais comme ma cuisse. Ils ont tous des parricides, des viols, des tentatives de meurtre ou des préparations d'attentats sur la conscience ! Il y a même un artiste parmi eux. On ne négocie pas avec pareille engeance. Ils ont réussi à s'enfuir Dieu sait comment de cette putain de clinique et chaque minute compte, chef : à l'heure qu'il est, peut-être ont-ils déjà commencé leurs danses macabres.

- Dans ce cas, oublions les sommations d'usage. Je préconise qu'on tire à vue. »

*

DES VACANCES EN ALTITUDE *

DANIEL LE FAOU

Comme chaque jeudi, c'est avec grand plaisir que Damien Courtine retrouve Pascal, son compagnon d'infortune devenu ami, dans la pièce commune de la prison. Tous deux sont inscrits à la formation en informatique qui normalement commence à 14 heures. Mais aujourd'hui le formateur aura une demi-heure de retard, leur a-t-on dit. Assez pour bavarder un peu, pour une fois...

- Que fais-tu dans le civil ? demande Pascal.

- Je suis grutier. Toujours sur les chantiers, avec des horaires pas possibles ; je n'ai jamais eu le temps de m'intéresser aux ordinateurs, à l'Internet et à tout ça. C'est dommage. Ici, ce temps m'est accordé. J'essaie d'en profiter pour rattraper mon retard. Encore six mois à tirer !

- Pourquoi as-tu été écroué ? ose rajouter Pascal.

* Nouvelle publiée dans le recueil collectif *Les histoires de la lampe de chevet*, Tome 3, éd. de la Lampe de chevet, 2008.

- Je vais t'expliquer : il m'est arrivé une drôle d'histoire.

En 2005, je travaillais à la construction d'un ensemble immobilier appelé « Les Jardins d'Elvire », aux portes de la petite ville de Dourbecq. Je dirigeais une grue à tour. Célibataire, j'habitais seul une maisonnette à une dizaine de kilomètres du lieu de mon travail, et je faisais tous les jours le trajet aller-retour en mobylette. J'avais l'habitude de la ranger contre une baraque de chantier. Le 29 juillet, un vendredi, était le dernier jour avant les congés d'été. Comme tous les ans, il y eut un pot d'adieu en fin de journée ; le chantier allait fermer pour un mois. Le promoteur fut généreux pour les canapés et le vin mousseux. Il est vrai que les travaux avaient de l'avance sur le planning ; satisfait, le chef de chantier sortit un discours de circonstance pour féliciter toute l'équipe et souhaiter à chacun de bonnes vacances. J'avais prévu de me reposer et de préparer mes bagages le lendemain. Pour éviter les bouchons, je comptais partir seulement le dimanche matin faire du camping, comme chaque été.

À la fin de réunion, je me rendis compte que j'avais oublié tout là-haut la pochette contenant mon portefeuille et mon trousseau de clés, dont la clé d'antivol de ma mobylette. Je grimpai donc l'échelle à crinoline de la grue. Trébuchant sur un barreau, je réalisai que la soirée avait été bien arrosée. Un peu trop peut-être, d'ailleurs. Mais c'était les vacances ! En entrant dans la cabine je fus soulagé : ma sacoche était bien là, accrochée à mon siège. Je m'y installai machinalement pour contempler une dernière fois le bourg de Dourbecq, sur lequel le crépuscule commençait à tomber. J'aperçus les responsables du chantier, le promoteur et quelques autres se serrer la main et se disperser au pied de la grue. Il y eut un bruit sec, dont je compris immédiatement l'origine : la porte de ma cabine venait de se verrouiller. Avant de partir, comme le prévoient les consignes de sécurité, le chef de chantier avait actionné à distance la fermeture à commande électromagnétique, puis coupé l'électricité. Pensant que tout le monde avait déjà quitté l'enceinte, il referma et boucla consciencieusement le portail de la clôture grillagée entourant le chantier.

De cet endroit, il ne pouvait pas apercevoir ma mobylette. Il monta dans sa voiture et partit aussitôt. Je me retrouvai donc prisonnier dans mon habitacle familial, et étriqué. Manque de chance, ce jour là j'avais oublié mon téléphone portable à la maison. J'étais donc coupé du monde ; personne ne s'inquièterait de mon absence. Les vacances commençaient bien mal. Les vapeurs d'alcool aidant, je réussis tout de même à m'endormir. Je fus tôt réveillé par les roucoulements d'un couple de pigeons qui avaient pris place sur la flèche de grue. Je décidai de faire l'inventaire du local, et le point sur la situation. La grue était un modèle d'occasion assez ancien, robuste et simple d'utilisation. Un modèle increvable, disait-on dans le métier, même s'il ne répondait plus complètement aux normes de sécurité. Les vitres latérales étaient bloquées, mais il y avait un espace assez important entre l'une d'elles et son encadrement. Je constatai même qu'en forçant un peu, je pouvais y passer la main et l'avant-bras. Une chance : cet interstice m'apporterait un peu d'air. Je gardais toujours une petite provision d'eau minérale dans mon espace vital. Par bonheur j'avais monté récemment un pack de six bouteilles qui était encore intact. De quoi tenir plusieurs jours, mais sûrement pas un mois, surtout en plein été.

Côté vivres, ce n'était guère réjouissant non plus. Il y avait uniquement, oubliée sous mon siège, une boîte de gâteaux secs qu'une amie m'avait offerte. Et c'était tout !

Pour raison de sécurité, la grue avait été mise en position de repos, tourelle débrayée, afin que la flèche s'oriente automatiquement dans le sens de vent, à la manière d'un drapeau. Le chariot était positionné au milieu de la flèche. Son câble supportait une palette sur laquelle on avait chargé une bétonnière. Ceci pour éviter le risque de vol, qu'il y a souvent sur les chantiers abandonnés. La palette se trouvait suspendue à une dizaine de mètres au-dessus du sol. La grue disposait d'un système de sécurité mécanique me permettant de larguer la charge en manœuvrant une manette en cas de danger. Ce dispositif demeurait opérationnel malgré la coupure de courant, et je me dis que je pourrais m'en servir éventuellement

pour attirer l'attention sur ma présence si quelqu'un s'approchait de la grue. Ce n'était pas le cas, malheureusement. Les personnes qui empruntaient la route bordant le chantier ne voyaient même pas la grue, qu'ils fussent en voiture, à bicyclette ou à pied. Et pourtant elle avait une hauteur de trente-cinq mètres !

Le temps ne passait pas vite dans mon poste d'observation et la chaleur était difficilement supportable, surtout l'après-midi. Ma réserve d'eau minérale diminuait à vue d'œil. Le quatrième jour, un groupe de gens du voyage s'installa tôt le matin, avec de grosses voitures et des caravanes, sur un terrain vague situé à l'arrière du chantier. Des hommes venus du campement commencèrent par sectionner la palissade et y pratiquèrent une ouverture leur permettant de pénétrer dans l'enceinte. Ensuite ils se dirigèrent vers le poste fournissant l'eau et l'électricité au chantier et y branchèrent un tuyau et des câbles. De quoi s'approvisionner à bon compte.

Dans l'après-midi, deux jeunes gens, qui avaient probablement profité de ce passage pour entrer, vinrent faire une petite inspection des lieux. Mon vélomoteur les intéressa, et ils l'emportèrent après en avoir facilement sectionné le câble antivol. J'hésitai à mettre en oeuvre mon système de largage d'urgence, et finalement y renonçai. En effet, ma cabine et la charge étaient orientées en sens contraire compte tenu de la direction du vent, si bien que le décrochage risquait de passer inaperçu.

Je décidai d'attendre une occasion plus favorable : je n'avais pas le droit à l'erreur.

Le lendemain, le 3 août — je m'en souviens car c'est mon anniversaire ce jour-là —, la sonorité caractéristique d'un hélicoptère interrompit la semi-somnolence dans laquelle j'étais plongé. Il survolait Dourbecq et la campagne environnante en faisant des allers-retours.

Un peu plus tard une petite voiture blanche se gara sur le bord de la route qui longeait le chantier, juste devant le portail d'accès. Une jeune femme portant une robe rouge en sortit pour téléphoner sur

son mobile. Tout en téléphonant, elle faisait des va-et-vient près de la grille, d'une démarche élégante.

Je m'aperçus alors que les deux voleurs de mobylette étaient à nouveau présents dans le périmètre du chantier, tout près du même portail. Ils guettaient la fille qui, absorbée par son entretien téléphonique, ne les avait pas vus. Ils agirent promptement. La jeune femme venait de terminer sa conversation, et s'apprêtait à remonter dans sa voiture. Ils ouvrirent alors soudainement un battant du portail, dont ils avaient certainement fracturé la serrure, et agrippèrent la fille sans ménagement pour l'obliger à pénétrer à l'intérieur du chantier. Elle se débattait énergiquement, mais ne put s'y opposer. Ils l'emmenèrent de force derrière une baraque et, après l'avoir bâillonnée, la violèrent tour à tour.

J'étais horrifié, mais ne pouvais pas intervenir. Un largage à ce moment précis n'aurait fait qu'aggraver les choses. Une fois leur forfait terminé, ils l'ont étranglée. Elle gisait au sol. Le spectacle était horrible. C'est à ce moment que l'hélicoptère s'approcha du chantier à basse altitude. Les deux violeurs avaient traîné leur victime derrière un tas de parpaings et s'étaient accroupis pour se cacher. De mon poste d'observation, je les distinguais nettement. Le bruit puissant de l'engin volant les avait perturbés. Quant à moi, j'avais sorti machinalement l'avant-bras par l'entrebâillement de la vitre et j'agitais un mouchoir. Naïvement, je pensais qu'on aurait pu l'apercevoir depuis l'hélicoptère.

Ce n'était pas le cas.

En revanche, les deux compères qui scrutaient le ciel l'avaient certainement vu, ce mouchoir ; ils passèrent un certain temps à dialoguer tout en fixant ma cabine des yeux, ayant manifestement compris qu'un témoin gênant s'y trouvait. Je me sentais menacé.

Après ce crime odieux, les deux hommes chargèrent le cadavre dans le coffre de la voiture blanche, refermèrent le portail, et démarrèrent en trombe. Deux heures plus tard, ils revinrent sur le chantier. L'un d'eux, muni d'un fusil, se dirigea vers le pied de la grue,

décidé à y monter. L'autre demeura campé au sol, à peu près à l'aplomb de la palette suspendue. Le moment était venu : je décidai de décrocher le câble. J'actionnai la manette de largage, provoquant la chute de la palette et du malaxeur à béton. Par un heureux réflexe, le jeune homme plongea sur le côté, mais eut les deux jambes coincées sous la charge. Son complice, paniqué, renonça à son dessein funeste de m'éliminer ; il partit alerter les secours et cacher son fusil.

Les pompiers et le Samu arrivèrent rapidement. Le blessé fut libéré, tout comme moi. Il fut amputé des deux jambes, tandis que je fus condamné à deux ans de prison, dont un ferme, pour tentative d'assassinat et blessures volontaires.

Personne ne voulut croire à mon histoire de viol. Sinon j'aurais certainement été acquitté.

Au cours du procès, l'avocat adverse prétendit que j'avais été victime d'hallucinations à cause de la chaleur et de mon enfermement prolongé. Bref, que je délirais : ni la voiture blanche, ni la fille à robe rouge n'avaient existé. D'ailleurs, il n'avait pas été signalé de disparition dans la région. Ma déposition fut classée sans suite. Les deux criminels ont été condamnés à une simple amende, pour avoir pénétré sur un chantier interdit au public et volé une mobylette.

- Quelle drôle de justice ! commente Pascal avec compassion, lorsque Damien a fini de raconter son aventure.

C'est à ce moment qu'arrive Jonathan, visiteur de prisons et enseignant bénévole en informatique, qui s'excuse de son retard. Dans la salle de cours, les « élèves » se répartissent comme d'habitude en binôme, Pascal et Damien partageant le même ordinateur.

- Aujourd'hui nous allons survoler la terre, annonce Jonathan avec enthousiasme. Il existe un site sur lequel on peut voir toute la France du ciel avec une précision incroyable, au mètre près. Vous pouvez y contempler votre maison ou celle de votre voisin en toute légalité.

Chacun se connecte sur le site en question, et Jonathan leur explique comment y naviguer, rechercher un lieu, et zoomer sur celui-ci.

- Je vais voir où en est le chantier de Dourbecq, propose Damien : Les Jardins d'Elvire sont certainement habités à présent.

Avec l'aide de Pascal, il visualise l'endroit, et se rend compte que le chantier n'a pas avancé ; on y voit même sa grue !

- C'est normal, intervient Jonathan : il y a un décalage dans le temps entre la prise des photos et aujourd'hui. D'ailleurs, en cliquant sur l'icône « DATE PRISE DE VUE » à gauche, vous pouvez connaître exactement le jour où la photo a été prise.

- Le 3 août 2005, annonce Damien.

- C'est donc cet hélicoptère qui a pris les photos ! s'exclame Pascal.

Zoomant sur le chantier, ils aperçoivent nettement une petite voiture blanche garée devant le portail, ainsi qu'une tache écarlate étendue près d'un tas de parpaings.

- Il y a assurément là matière à justifier la révision de ton procès ! souffle alors sobrement Pascal à son ami en pleurs.

*

QUI A VU VERRA

CYRILLE CLÉLAN

Jean-Paul Boischêne a tout vu. Pas une miette n'aurait pu lui échapper. Ça se déroulait pour ainsi dire sous son nez. Triste spectacle. Il aurait pu fermer les yeux, détourner son regard, s'enfuir, se voiler la face mais non. Il a gardé les yeux grand ouverts, le regard fixe, les bras ballants dans sa veste d'été achetée en promo lors des soldes de janvier que pour rien au monde il ne rate, les pieds rivés au sol comme si on lui avait badigeonné le dessous des pompes avec de la superglu... Des chaussures de sport sur lesquelles il a craqué quelques jours plus tôt, après les avoir remarquées dans une vitrine, rue des Perdrix, à côté de la poissonnerie des Corsaires et de la bijouterie Mouillaud. Il y en avait toute une pile. Pour une fois, la vendeuse, une petite brune aux joues semées de tâches de rousseur, avait du quarante-deux et demi en stock. Jean-Paul l'avait trouvée agréable à regarder... Il était donc aux premières loges, avec ses super pompes et ce qu'il voyait le terrifiait. Non pas que Jean-Paul fusse un couard — disons que d'ordinaire, il se situe honorablement

dans la frange de ces gens qui ont juste assez de courage pour passer vaguement inaperçus dans une rame de métro aux heures de pointe —, mais ce qu'il avait sous les yeux était bel et bien insupportable. Ça se reflétait sur le fond de sa rétine. Son cerveau décodait les images qui arrivaient. Images qui agissaient comme un poison paralysant. Rien de bien ragoûtant : quelque chose comme un tableau d'Ingres qui aurait été mis en pièce par un débile mental. Tout autre que lui aurait pu avoir la même réaction. Ou plutôt la même absence de réaction. Car il restait sans voix, planté là comme une courgette crue dans un plat de purée froide.

Que celui qui n'a jamais été tétanisé par une épreuve redoutée — comme quand la maîtresse avec son gros stylo rouge et ses lunettes métalliques demande de réciter un poème devant tout le monde par exemple, et que ce putain de poème à la con, on n'a pas eu le temps de le mémoriser entièrement, on a bien essayé, le deux premiers vers rentraient bien mais dès le début de la seconde strophe, ça bloquait et il n'y avait rien à faire et à tous les coups, c'est nous que la maîtresse allait désigner : Boischêne au tableau ! —, que celui-là donc fasse un pas en avant. Un pas... un seul pas... ce n'est pas toujours si facile d'y arriver...

Dans la pénombre de la ruelle, il ne sent pas le froid boréal qui court dare-dare le long des murs, qui lui pince le nez, le bout des oreilles et les doigts. Un froid funeste qui pique la peau. Un froid de salaud qui fait fourmiller nerfs, veines et globules.

La glaciale ruelle des Six déportés du 11 novembre 1942 porte bien son nom. Un nom qui annonce une antichambre de l'enfer. Jean-Paul se demande ce qu'il fiche là. Il serait tellement mieux dans la petite maison cossue, bien chauffée, avec les jolies tapisseries fleuries marron, les tapis en laine et le gros fauteuil en cuir craquelé devant la télé, qu'il a récupérée après que ses parents l'eussent désertée, mais il n'arrive pas à décoller. De la superglu sous ses super pompes toutes neuves. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Les poils de sa moustache grisonnante, une moustache qui lui donne des airs élégants de campeur des années trente

et qu'il aime tant friser entre le pouce et l'index, quand il réfléchit, quand il écoute ou fait mine de faire l'un ou l'autre, eux aussi durcissent. Ça caille bon Dieu ! Le moindre relief est enveloppé d'une pellicule de givre. Comme si la ruelle tout entière sortait du freezer. Des touffes de fumée sortent des cheminées. On dirait de la bave, une sorte de bave gazeuse voyez, un peu filandreuse, qui s'effiloche et se confond bientôt avec les voies lactées et autres nébuleuses qui plafonnent au-dessus des têtes, tout là-haut, à des milliards de kilomètres de cette putain de croûte terrestre. La veste de Jean-Paul en coton bleu forme un pâle rempart contre l'hiver. Quelle idée d'être sorti par un froid pareil pour montrer son blouson : ce n'était vraiment pas le moment ! Comme si cela pouvait intéresser quelqu'un... Les rues sont pour ainsi dire désertes. Pas un chat parce froid de canard pour admirer sa veste neuve. Les gens bien comme il faut sont calfeutrés près des radiateurs. Qu'elles soient vertes ou bleues ou jaunes et rouges, ils n'en ont rien à foutre des vestes en coton. Il y a mille fois mieux à la télé. Quand même, Jean-Paul s'en veut un peu d'avoir voulu l'étréner alors même que les météorologues les plus optimistes avaient annoncé un temps pourri. Ils avaient l'air sûrs de leurs prévisions. Mais on ne se refait pas et ce qui est fait est fait. Jean-Paul Boischène est sorti. Il est célibataire, quinquagénaire, allergique aux pollens, pas très riche, pas très beau, pas très grand — juste ce qu'il faut pour être dans la moyenne — mais coquet sacré nom d'un chien ! C'est vrai ça ! Il est coquet ; il aime se pavaner. Ça remonte à longtemps. Sa mère déjà lui achetait des petits pulls à la mode, des petits pulls de toutes les couleurs ou des chemises en velours avec des boutons fantaisie, ou en soie, avec des jabots princiers qui faisaient une formidable impression.

Ça fait longtemps qu'arborer des brushings savants et porter des pantalons bien coupés font partie des petits bonheurs qu'il souffre de ne pas toujours pouvoir s'offrir vous comprenez et c'est pour ça qu'il attend les soldes. Le mardi-même où il l'a acquise, en dépit de cette glace qui pétrifie les eaux brunes du caniveau et vitrifie les crottes de chiens, Jean-Paul a donc revêtu sa veste vous comprenez,

parce que parfois, sans qu'il y ait de réelle explication, on aime bien montrer les jolies choses qu'on vient d'acquérir et a fortiori si on ne les a pas payées trop cher, parce qu'à l'inverse, quand on s'est fait arnaquer, on n'a pas trop envie de le faire savoir et on a plutôt tendance à se cacher. Les trottoirs sont blancs. Les molécules de givre craque sous les semelles. On se les gèle. Mais ce qu'il a sous les yeux lui fait oublier la froidure. Ses doigts s'ankylosent ; et alors qu'il bat la chamade, son cœur semble marcher au ralenti. Par à-coups. Bêtement. À chaque fois qu'il respire, un petit nuage file entre ses lèvres sèches. Combien d'heures, combien de minutes, Jean-Paul est-il resté totalement immobile, figé comme une cigarette russe enfoncée dans un sorbet à l'ananas ? Plusieurs heures. Même ses larmes ont gelé. Plus efficaces qu'un bol d'amidon, la bise et les courants d'air ont fait durcir sa veste en coton. Le soleil se couche sur la ville. Jean-Paul, empaillé par la peur et le froid, stagne là, incapable du moindre geste, incapable de la moindre pensée aboutie, incapable de la moindre parole adulte. Ses yeux s'écarquillent sur une horreur indescriptible. Une horreur citadine. Ce n'est pas à la campagne que l'on pourrait voir ça. Sûrement pas. Seules les gens des villes sont capables de faire des choses pareilles. Ça fait mal. C'est laid comme un reportage sur Jacques l'Éventreur. Quand les sirènes des ambulances et des voitures de police retentissent aux abords de la ruelle des Six déportés du 11 novembre 1942, derrière ce petit restaurant libanais bien connu des noctambules affamés, Jean-Paul en est toujours au même point. Ceux qui ont soit vu la mort de près, soit connu des jouissances extrêmes, peuvent entrevoir l'état de flottement dans lequel on retrouva Jean-Paul. Il était entre la vie et l'au-delà. Pas dans le coma mais presque. Dans la lune. Totalement absent. On aurait pu danser autour de lui, faire des grimaces, lui montrer notre cul, il serait resté immobile, hagard, éloigné de tout. Complètement ailleurs.

Il a faim mais la vue d'un rôti le mènerait tout droit au-dessus de la cuvette des toilettes. Des badauds se sont rapprochés. La police les repousse. Des hommes toussent et tapent du pied. Lui qui n'a jamais fumé une seule cigarette a envie de faire comme eux, d'aspi-

rer l'épaisse fumée d'une Gauloise. Sous bonne escorte, il est conduit à l'hôpital le plus proche. Là, son état de choc est diagnostiqué, homologué, rentré sur ordinateur puis certifié conforme par un médecin compétent et deux internes en stage qui prennent des notes. Lui, il commence à se sentir un petit peu mieux, ça va, merci. Une soupe, un café et un sandwich de la taille d'une demi-baguette lui sont servis. Il avale le tout en quelques secondes. Ça a un goût de papier mâché. D'arbre mort. On lui propose un jus d'orange mais il refuse poliment. Peu à peu, Jean-Paul reprend des couleurs et recouvre ses esprits. Il enlève les miettes de pain qui sont tombées sur son petit paletot bleu.

C'est seulement le lendemain, vers quatorze heures vingt, heure française, qu'un inspecteur lui rend une première visite. Chambre n° 1124. Jean-Paul est dans son lit. Il porte un pyjama de l'hôpital, vert glauque, et s'en accommode, tâchant de faire contre mauvaise fortune bonne figure. De toutes façons, il n'a pas le choix n'est-ce pas, il n'y a aucune raison de s'en faire. Tous les pyjamas de l'hôpital sont de la même couleur. Sa veste à lui est posée sur une chaise. Ses chaussures de sport, au pied du lit comme un animal fidèle, attendent d'être enfilées. Les lacets sont faits. Deux jolies boucles. Sa mère lui demandait toujours de les défaire pour ne pas déformer ses chaussures en les remettant mais Jean-Paul trouvait que c'était mieux et qu'ainsi ses chaussures gardaient la forme de son pied. En plus, une fois les lacets faits, il n'y avait plus besoin de les faire à chaque fois et ça permettait de gagner du temps, en les mettant et en les enlevant. Et vu le nombre de fois où dans sa vie on doit enlever ou remettre ses chaussures, à la longue, sur la durée, ça fait tout de même un réel de gain de temps très appréciable, si on fait les calculs. Tombant du lit, un boîtier de télécommande pendouille au bout d'un fil noir. Selon toute vraisemblance, il doit servir à changer les chaînes de l'écran Grundig qui est collé au mur comme un gros œil gris. Un verre d'eau près d'un carafon rappelle l'usage que l'on peut faire d'une table de nuit. Tout indique qu'il est impossible de prendre possession d'une chambre aussi impersonnelle. Les patients ne font qu'y passer, contraints et forcés, et les

morts sont vite emportés, parce que leur place est ailleurs. Froissé, un mouchoir sort timidement du tiroir. Il n'y a pas de fleurs dans le vase vide qui repose sur la commode soigneusement époussetée — on voit encore les traces d'humidité évaporée laissées par l'éponge. La lumière est crue. Un seul regard a suffi à l'inspecteur pour inspecter la pièce. Depuis le temps qu'il est de la maison, il commence à connaître le métier. Il fait partie de ces vieux singes auxquels on n'apprend plus à faire la grimace. Et c'est vrai que l'inspecteur Claudio Germinovski a un dieu-sait-quoi de simiesque. C'est peut-être pour ça qu'il est entré dans la police. Il a la tête de l'emploi. On ne l'imagine pas coiffeur pour dames. Il les effraierait avec son faciès de gorille qui a échappé à tous les braconniers. Des poils sortent de son col de chemise comme s'il avait un paillason plaqué sur le torse. Stigmates issus de moult années consacrées à jouer au rugby chaque week-end, ses oreilles sont décollées, vaguement déchiquetées par les frottements répétés dans les mêlées. Il n'est pas très gracieux voyez-vous. Il a même une sale gueule pas très bien rafistolée, un gros cou et des rides épaisses. Mais comme il paraît solide, certaines femmes — qui savent ce que c'est de vieillir — disent qu'il est très bel homme. Qu'il a de la prestance — et c'est vrai qu'il en a ; quand on exerce un métier comme le sien, on est d'ailleurs forcé d'en avoir. Tous les dimanches, il enfle le maillot du club, il chausse les crampons et entre sur le terrain en sautillant et en levant aussi haut que possible les genoux pour s'échauffer, qu'il pleuve ou qu'il vente, avant d'en découdre avec l'ennemi qui attend sur ses lignes. En général, il pleut et on rentre au vestiaire couvert de boue, épuisé mais sacrément content d'avoir mis une déroutée à ceux d'en face qui ne méritaient pas mieux. L'été, le club ferme. Claudio occupe le poste de pilier dans l'équipe vétérane. La pelisse marron et l'espèce de chapka velue qui lui donnent des faux-airs d'agent du KGB complètent le tableau. En le voyant débouler d'un pas pesant, Jean-Paul apeuré cligna des yeux.

« Ben mon petit pote, il va falloir que tu nous dises ce que t'as vu. Par le menu. Tout nous intéresse. Chaque détail a son importance.

- Ah ?

- Tout compte si l'on veut retrouver le salaud qui a fait ça.

- Ah ?

- Les médecins m'ont confirmé que t'étais en état d'être interrogé.

- Ah ?

- Alors si t'as des choses à nous dire, c'est maintenant. On t'écoute mon pote.

- À qui ai-je l'honneur ? demande Jean-Paul qui, non seulement a horreur d'être emmerdé par des inconnus, surtout lorsqu'ils ne frappent pas avant d'entrer, mais qui ne supporte pas non plus d'être d'emblée tutoyé par ces mêmes inconnus.

- Inspecteur Germinovski. Ce n'est pas dans mes habitudes d'importuner les gens, ment-il, mais il y a plusieurs points que nous aimerions éclaircir avec vous. »

Avec cette dernière syllabe, sa lèvre inférieure, un tantinet trop charnue, a semblé s'affaler. Maintenant sa bouche ouverte comme s'il gardait le meilleur pour la fin, il ôte sa chapka et pose sa pelisse sur le lit, près des pieds de Jean-Paul. Deux petits monticules sous la couverture. Il se redresse. Les deux petits monts se déplacent également. L'inspecteur n'est pas du genre à laisser les choses traîner en longueur. Il aime bien rentrer dans le tas. Provoquer des mêlées ouvertes. Jean-Paul le regarde et l'inspecteur soutient ce regard. Il n'est pas de bonne humeur. Hier au soir, Véra, sa petite amie lui a raccroché au nez. « Je ne veux plus te voir. Ni t'entendre. » Claudio n'a pas même eu le temps de lui demander pourquoi elle était si méchante et tout ça tout d'un coup. Véra ne supporte plus de devoir faire le pied de grue en attendant que son héros revienne, la queue basse, épuisé par une journée trop longue passée à traquer les malfrats. Ces derniers temps, ils ne faisaient plus l'amour aussi souvent. Lui avait de plus en plus de difficulté à bander après le boulot. Elle, Véra, elle avait de moins en moins envie de faire les efforts nécessaires pour qu'il y parvienne et lui ne comprenait pas pourquoi elle

se mettait à faire la gueule quand il arrivait, fourbu, crevé, la tête pleine comme un œuf empli d'embrouilles. Mais, malgré tout, était-ce une raison suffisante pour lui raccrocher au nez ? « Vous avez quitté votre domicile à quelle heure ? » demande-t-il à Jean-Paul. Puis, parce que les malheurs viennent toujours en bande, il a marché dans une vieille flaque de boue. Putain de nid-de-poule. Son pantalon est bon pour le pressing et lui pour passer la journée avec un futsal dégueulasse. « Vers quelle heure ? » répète-t-il. Pour finir en beauté, il a été diligenté par son supérieur pour interroger l'unique témoin d'un triple meurtre. Un massacre commis dans l'arrière-cour du Petit Tripoli, une espèce de snack-bar sans prétention... Un *chef-d'œuvre de monstruosité* qui a été orchestré avec un sadisme inimaginable. Le médecin-légiste, réputé pour avoir le cœur bien accroché — sa première autopsie remonte à Mathusalem et il a fait des stages au sein de Tsahal — a dit n'avoir jamais rien vu de tel ces dix dernières années. Mais peut-être qu'en cherchant bien... Jean-Paul Boischêne, cinquante et un ans, pas d'enfant, n'a aucune envie de faire entrave à la bonne marche de la justice. Malgré douze années de chômage consécutives entrecoupées de petits boulots tous plus ingrats les uns que les autres, il est resté ce que l'on appelle un bon citoyen. À quoi bon se rebeller ? Est-ce que ça servirait à quelque chose ? Mais il n'a pas non plus la moindre raison de raconter ce qu'il a vu de ses yeux vu — en aurait-il eu d'ailleurs, des raisons, qu'il ne se sentirait pas pour autant de taille à décrire ce que ses mots sont incapables de formaliser. Son cerveau s'y refuse. Ça bloque, un peu comme quand on pense avoir envie de chier et que seul un pet grassex sort. En plus il n'aime pas les policiers qui ont des pantalons sales. Celui de l'inspecteur est plein de boue. On dirait qu'il vient de traverser un labour.

« Inspecteur Géronimo, dit-il.

- Germinovski, article l'intéressé.

- Inspecteur, reprend-t-il, je vais être clair. Saint Paul ne croyait que ce qu'il voyait. On est d'accord ? »

L'inspecteur n'était ni d'accord ni pas d'accord ; il ne voyait pas — et ça n'allait pas plus loin —, il ne voyait d'abord pas ce que saint Paul venait faire là-dedans et ensuite, il s'était toujours gardé de ces gens qui ramènent toujours tout à la religion. Il trouvait ça, comment dire ? il trouvait ça louche, lourd et déplacé, à la limite du blasphème — quand tout est clair chez quelqu'un, Dieu et ses apôtres n'ont pas besoin d'être mis à toutes les sauces. En plus, et surtout, il avait une sainte horreur de ces peigne-culs qui faisaient exprès d'écorcher son nom.

« Moi, ce que j'ai vu, je n'ose pas le croire. Mes yeux m'ont trahi, voyez-vous ? Je n'ai pas d'autre explication. Mes sens m'ont trompé. J'ai dû rêver. C'était un cauchemar. Il n'y a pas d'autre explication possible. Aucun humain n'est capable de faire ce que j'ai vu faire. Alors je ne vais pas vous raconter de sornettes. Voilà, je n'ai rien d'autre à vous dire. Rien.

- Boischêne, écoutez-moi bien. D'abord c'est saint Thomas qui ne croyait que ce qu'il voyait. Ensuite, on comprend que vous ayez pu être traumatisé. On n'est pas là pour vous déranger. Bien au contraire. La preuve, je vous ai apporté des affaires de toilette. Voyez, je les pose là. Maintenant, dites-moi tout. Ensuite ça ira mieux, d'accord ?

- Je vous le répète, monsieur Gerbovski, j'ai dû rêver. Et je n'ai pas pour habitude de raconter mes rêves. Je ne peux rien vous dire de plus. »

L'inspecteur ne supporte pas ces mauvais joueurs qui oublient de faire tourner le ballon et sent qu'il commence à s'énerver. Ce n'est pas encore bien méchant ; mais ça commence à monter. Sa voix se fait plus autoritaire. Ces petites gens ont besoin de savoir qui est le chef. Ensuite, une fois qu'elles le savent, elles se mettent à table sans faire de manières. Il suffit de savoir les prendre, de ne pas se laisser embobiner par ces emmerdeurs, de garder le contrôle, de les fixer droit dans les yeux, de poser la bonne question et d'attendre la réponse. En général, ça vient tout seul. « Écoutez-moi bien,

Boischêne. Vous avez vu quelque chose d'important, n'est-ce pas ? On le sait. Ces trois personnes n'ont certainement pas été disloquées par une opération du Saint-Esprit ? Alors ou tu nous dis tout ce que tu as vu et on te laisse tranquille. Ou alors ça va chauffer. Nous avons besoin de savoir. D'accord ? C'est pas sorcier. Un enfant de cinq ans est bien capable de raconter ses vacances, non ? Nous, ce qu'on veut, c'est juste ton témoignage. Ensuite, on te laisse tranquille, tu prends ta douche, tu t'habilles et si les docteurs sont OK, tu pourras sortir. D'accord ? »

D'une de ses poches, il sortit un calepin. Dégaina un stylo. « Prends ton temps, on n'est pas pressé. Concentre-toi bien fort et donne-moi autant de précisions que tu pourras.

- N'insistez pas, inspecteur. Même avec la meilleure volonté du monde, je ne serais pas capable de vous raconter ce que j'ai vu. »

Jean-Paul avait l'air désolé et l'inspecteur Germinovski sentit que les choses risquaient de tourner en rond. Il ne tenait pas à passer sa journée dans cet hôpital qui puait la mort, la vie en sursis et le hachis Parmentier servi à midi. S'emparant du vase, il le brandit sous le nez de Jean-Paul.

« Ce vase, Boischêne ! crie-t-il soudainement, vous le voyez ? Vous êtes capable de me le décrire ?

- Oui. C'est un vase en verre.

- De quelle forme est-il ?

- Ovale. On dirait une grosse goutte d'eau.

- Très bien. Bon... Une goutte d'eau, c'est clair ça ? Alors hier au soir, Boischêne, qu'avez-vous vu ? »

Satisfait de sa démonstration, il repose le vase. Arbore un rictus inoubliable. Un cap décisif a été franchi. En guise de réponse — et ce n'est pas celle que Claudio attendait, mais alors pas du tout —, le visage de Jean-Paul se crispe. Ses moustaches frémissent. Son poing se serre sous les draps blancs. Dans le fond du lit, ses pieds

s'agitent comme des scorpions nerveux. Mouvements qui n'échappent pas à l'inspecteur. À force d'exercer son métier, il est passé maître dans l'art de déceler les tics microscopiques, les actes manqués et les trucs comme ça. S'il ne s'était pas engagé dans la police, il y a de cela une vingtaine d'années, sûr qu'il aurait fait un joueur de poker excellentissime, redouté, et qui aurait pu gagner un sacré paquet de pognon rien qu'en abattant les bonnes cartes au bon moment face au bon gus.

Jean-Paul sent comme un fleuve d'huile qui dégouline depuis ses aisselles et glisse le long de ses flancs puis jusqu'à la raie de ses fesses. Mais il reste plus muet qu'un pot de chambre, définitivement prostré comme un enfant qui s'entête. Se tait. C'est énervant. Extrêmement énervant — les choses pourraient être si simples : une question, une réponse, un compte-rendu remis le lendemain au commissaire divisionnaire et puis c'est tout ; mais il faut toujours que tout se complique, que les gens comme ce crétin de Boischêne s'embarrassent de scrupules et que les choses deviennent tout d'un coup ingérables. C'est tout de même la moindre des choses, non ? quand on vient d'assister à un triple meurtre, de raconter ce qu'on a vu — ou alors c'est qu'on a quelque chose à se reprocher, non ? Vous n'êtes pas d'accord ? C'est qu'un truc est pas net, non ?

L'idée d'un verre de whisky traverse l'esprit de Claudio.

« Tu te fourres le doigt dans l'œil », dit l'inspecteur.

Son ton s'est fait rapide et menaçant.

« Si tu ne nous dis pas ce que t'as vu, tu risques d'en avoir, des problèmes. Pigé, Boischêne ? »

La tête basse, Jean-Paul se replonge dans son mutisme de forcené. Il n'écoute plus l'inspecteur. Il voudrait seulement pouvoir fermer les yeux, baisser le lit électrique et dormir un bon coup. Il comprend seulement qu'on lui conseille de ne pas quitter la ville. Qu'il doit se tenir à la disposition des enquêteurs. Jean-Paul ne peut pas se creuser la cervelle. Sa tête lui fait mal. Ça crisse. Comme si on forait une surface rocheuse. « Vous pouvez éteindre la lumière,

inspecteur, s'il vous plaît ? » demande-t-il, presque au bord des larmes, implorant. L'inspecteur obtempère, dépose auparavant une carte de visite, avec ses coordonnées, sur la table de chevet et Jean-Paul ne décroche pas un mot de plus lorsque l'inspecteur le salue en refermant la porte sans la claquer malgré l'envie qu'il en a, de voir les murs et les plafonds s'écrouler sur le grabat de ce fumier.

« Mademoiselle, s'il vous plaît ! Vous me le garderez au chaud, exige-t-il d'une infirmière debout là-bas, près de la photocopieuse, une grosse matrone aux joues roses, gironde et blonde qui porte un chignon de tsarine. Et n'hésitez pas à me prévenir au moindre pépin. Cet homme a des choses à nous dire.

- Promis, répond l'infirmière en décochant à l'inspecteur un clin d'œil rassurant. Je m'en occupe — personnellement.

- Alors au revoir madame », répond-t-il car il s'était aperçu, en s'approchant d'elle, que la demoiselle en question portait une bague et n'était plus si jeune que ça. Mais comme elle donnait l'impression de connaître son boulot et qu'elle avait une bonne bouille, il jugea qu'elle était digne de confiance et sortit de l'hôpital pour se jeter dans les embouteillages. Il rentra directement chez lui, sans passer par son bureau. Il n'inclinait pas à voir ses collègues de travail, encore moins à subir leurs commentaires, qu'une vie passée à jouer au shérif dans un far-west hideux avait fini par appauvrir. « Une petite vodka, Claudio, pour t'aider à résoudre l'affaire du triple meurtre de la ruelle des Déportés ? Un verre de schnaps peut-être ? Ou une bière. C'est bon la bière. Ça donne un joli teint. » Claudio est d'une humeur exécrationnelle. Ses collègues sont si cons — et c'est peu de le dire — qu'on peut comprendre qu'il n'ait aucune mais alors aucune envie de les voir : la journée a déjà été suffisamment éprouvante.

Il hésite entre deux envies. La première : se saouler la gueule — mais ça, c'est hors de question : depuis qu'il a fait le serment de ne plus toucher à une seule goutte d'alcool, il n'y a plus que du jus de pamplemousse et de l'eau gazeuse dans son appartement rue des

Pinsons. Sa première bavure lui a servi de leçon... Et la seconde : enlacer une femme nue — et ça, c'est pas gagné non plus, à moins d'appeler des vieilles copines qui, il y a quelques temps encore, avant Véra, n'avaient rien contre passer une petite demi-heure en compagnie de l'inspecteur. Mais Véra lui a fait promettre de ne plus aller voir ailleurs et Claudio a eu la faiblesse de dire amen à cette revendication catégorique et maintenant, il est bloqué et c'est bien embêtant parce que Claudio, il est comme ça et ce n'est pas son genre de revenir sur la parole donnée. Pourtant, il aurait bien besoin qu'une femme, pute ou pas pute, l'enlace, l'écoute, le dorlote, lui redonne envie de goûter à cette putain de vie carrément glauque. Alors il se sert un verre de lait et se dirige vers le salon... C'est une sale journée pour Claudio, vraiment une sale journée.

Papillon, le chiot que la voisine du dessous lui a refilé pour pouvoir aller au ski tranquille, se précipite vers lui. Il déploie une énergie si joviale qu'elle en paraît suspecte. Fin psychologue, l'inspecteur devine que Papillon a dû faire des siennes quelque part par-là. Près du canapé, une flaque d'urine confirme ses doutes. Il écoute le répondeur. Il y a juste un vieux message qui date d'une grosse semaine et qu'il n'a pas effacé, par une certaine forme de superstition qu'il serait bien en peine d'expliquer. C'est un message de Véra qui dit qu'elle arrive dès qu'elle aura fini de faire ses courses. Sa voix est douce. C'est peut-être pour ça que Claudio n'a pas voulu effacer la bande. Puis la bande grésille dans le vide. Papillon veut jouer. Il jappe timidement. Du plat du pied, comme pour shooter en touche, Claudio qui n'est pas d'humeur à jouer le rabroue, essore la serpillière et nettoie les dégâts. La pisse de Papillon laisse quand même une auréole. L'appartement est silencieux, uniquement traversé par le bruit lointain des voitures et des mille-pattes venus d'Hollande ou d'Espagne qui défilent sur la rocade. Véra n'a pas laissé de nouveau message. Comme ces mammifères marins capables de passer plusieurs heures sous l'eau sans respirer, Véra peut rester longtemps sans donner signe de vie. Elle va attendre qu'il la rappelle. Qu'il la supplie. Qu'il cède. Elle peut attendre longtemps. Il s'octroie un autre verre de lait et se laisse choir dans

le fauteuil qui trône en face de la chaîne Hi-Fi qui, branchée à pleine puissance, dégage plusieurs centaines de watts. Si si, Claudio peut vous l'assurer, cette chaîne en a dans le bide et pourrait décoiffer une cohorte de reggaemen en mal de sound system. Quant à la femme nue qu'il rêvait d'enlacer, sans vouloir non plus focaliser là-dessus mais il va tout de même bien falloir que ça se fasse, il semble y avoir encore loin de la coupe aux lèvres.

Papillon grimpe sur ses genoux pour le consoler. L'inspecteur lui gratte la tête d'un geste machinal. « Toi au moins tu veux bien m'écouter, hein mon beau. » Papillon remue la queue et l'inspecteur soupire. Sa perplexité n'a d'égale que sa profonde lassitude. Il s'apaise en se disant qu'il y a sans doute des situations pires que la sienne. Il en cherche une et n'en trouve pas, hormis peut-être celle de ce vieux Howard Rézus. Howard et Claudio ont fréquenté la même école communale. Puis se sont naturellement perdus de vue. Et dernièrement, le destin les a fait se recroiser. Howard était la risée de toute l'école. Tout le monde se moquait de son élocution. Il avait un bec-de-lièvre et pour cette raison, plus quelques autres, les années qui s'écoulaient avaient fini par le rendre dépressif, amer et pharmaco-dépendant. Bref, Howard n'avait pas changé. Son cas avait même empiré et en repensant à ce pauvre gars, Claudio s'endormit dans son fauteuil, Papillon sur ses genoux faisant office de bouillotte le temps de cette sieste furtive.

La lune est haute quand Claudio sort de son bras de fer avec Morphée. Il attrape la laisse du chiot et l'entraîne dans son sillage. Depuis qu'il a arrêté de picoler — car maintenant, on peut considérer qu'il a vraiment arrêté et que tout risque de rechute est écarté — Claudio ne connaît rien de mieux qu'une bonne promenade nocturne pour se remettre les idées en place. Il a un triple homicide à élucider et pour ce faire, il dispose d'un témoin en or qui a assisté au drame. Des affaires pareilles peuvent être résolues en un tournemain... Encore faut-il que le témoin soit de bonne composition, ce qui, dans le cas présent, semble loin d'être acquis. Papillon pose une crotte beige devant la vitrine d'un horloger. Claudio vérifie que per-

sonne ne l'a vu faire et tire sur la laisse. Inutile de s'attarder. « Allez, viens par là mon gros. On rentre. » L'attitude de Boischêne le dépasse. Voilà un gus qui, aux dires du personnel médical, ne présente aucune tare, mais qui refuse de dire ce qu'il a vu. Voilà un homme qui préfère laisser des criminels en liberté plutôt que de délier sa langue. Voilà un homme qui surprend un ou plusieurs meurtriers en pleine action mais qui ne bouge pas le petit doigt pour prévenir qui que ce soit ! Voilà un homme qui assiste à une boucherie en chair et en os puis qui prétend avoir rêvé alors que cette tue-rie s'est déroulée sous ses yeux, à moins de dix mètres de l'endroit où il a été retrouvé, droit comme un piquet, muet comme un benêt et quasi-mort de froid ! Il y a de quoi y perdre son latin sacré nom d'un chien ! L'inspecteur fulmine. Il se retient de ne pas mordre à pleines dents dans sa chapka. Un gus pareil devait avoir une case en moins. À moins qu'il n'ait quelque chose à se reprocher mais s'il avait commis ce meurtre, on aurait retrouvé du sang sur lui, sur ses vêtements, sur ses pompes, hm ? vous ne croyez pas ?

Après un plat surgelé suivi d'une poire trop mûre, presque blette, il s'endormit pour de bon, bien décidé à reprendre dès la première heure son enquête là où il l'avait laissée. Papillon passa la nuit roulé en boule sur le pantalon plein de boue de Claudio, qui fit donc au moins un heureux.

Au moment même où Claudio y entre, une jeune et jolie femme en blouse blanche sort de la chambre n° 1124. Le choc est à deux doigts d'être frontal mais le plateau-repas que porte l'infirmière change la configuration de la collision. Les récipients en plastique déversent leur contenu sur la pelisse de l'inspecteur. Celui-ci lâche un gros mot mélangé à des excuses. L'infirmière lui répond par un sourire mi-gêné mi-moqueur. Contrarié, Germinovski a le sentiment que cette journée démarre sous des auspices fracassants mais trouve néanmoins, tout au fond de lui, dans des replis de sa vieille âme de célibataire, suffisamment de ressources pour sourire. « Ce n'est pas grave. Je comptais le donner à Emmaüs, ment-il en s'essuyant et en s'en mettant plein les mains. On peut voir le mystérieux Jean-Paul

Boischêne ?

- Monsieur Boischêne ? Il dort, vous savez. On lui a réadministré un sédatif. Vous êtes de la famille peut-être ?

- Non, dit Claudio. Je suis venu pour l'interroger. Mais s'il dort, je crois que ça va nous compliquer la tâche. Personne ne vous a dit que j'avais besoin de lui parler ? » L'infirmière, qui a l'air sincèrement peinée, doit admettre que personne ne lui a rien dit. Pour qu'il puisse un peu mieux s'éponger, elle lui tend une serviette en papier. « Il devrait se réveiller dans le milieu de l'après-midi. Voulez-vous qu'on vous prévienne ? » L'inspecteur bougonne une vague réponse et tourne les talons. Il jette la serviette en papier dans une corbeille prévue à cet effet et grimpe dans sa voiture qu'il a garée sur l'emplacement réservé aux véhicules de livraison. La route est dégagée. Il fonce en direction du Petit Tripoli. Comme de bien entendu, les personnes qu'il interroge n'ont rien vu, rien entendu et n'ont aucune idée de ce qui a bien pu se passer. Certes, le quartier est parfois bruyant, des petites incivilités sont commises, mais de là à ce que des meurtres y soient commis, il y a une marge à franchir et tous s'étonnent qu'elle ait pu être franchie d'une façon si atroce. Décidément, si l'on ne peut plus se balader après dix heures sans risquer de se faire égorger comme un porcelet, il devient urgent de changer de gouvernement. Le quartier est en émoi, la démocratie en danger et les contribuables bouleversés se demandent à quoi cela peut bien servir de payer tant d'impôt si c'est pour se faire ouvrir le bide en plein centre-ville. Comme d'habitude, c'est navrant. L'inspecteur Germinovski récolte plus de doléances geignardes que d'informations. Impression de piétiner, comme si on lui avait refourgué une enquête bancaire de laquelle seul pourrait se dépêtrer un Sherlock Holmes en pleine possession de ses moyens. Or, en tant que fils d'un maçon de Varsovie et d'une institutrice piémontaise, Claudio Germinovski a bien peur de ne pas être à la hauteur. Il a hâte de rentrer au vestiaire. Pourquoi est-ce toujours à lui qu'incombe le soin de résoudre des enquêtes impossibles ? Qui peut bien avoir intérêt à lui mettre ainsi des bâtons dans les roues ? Claudio

arpenne les rues et fait le tour des commerçants du quartier. Cette corvée l'épuise. Il pense à Véra qui doit être retournée chez sa sœur. C'est systématique, quand Véra a du chagrin, elle se réfugie chez sa sœur. Et elles se lamentent en chœur.

Depuis les dernières circulaires du ministère, la situation des fonctionnaires de police dans les villes de moins de soixante mille habitants n'est pas simple. Claudio est vite débordé. Un vol à la tire, une vitrine brisée et un chat écrasé suffisent à semer la pagaille. Alors on peut concevoir qu'une affaire de triple homicide puisse avoir de quoi décourager les plus zélés. Trois corps retrouvés nus, sans papiers ni rien, dépecés, écorchés vifs comme des chats confiés au docteur Mengele, ce n'est déjà pas banal. Lorsque là-dessus vient se greffer un témoin qui fait le fanfaron, s'ingéniant à taire ce qu'il a vu, là, ça devient carrément comique. Mais l'inspecteur Germinovski n'a pas envie de rire. Il choisit une brasserie à la devanture avenante et commande le plat du jour. Le garçon qui le sert est aimable et Claudio se surprend à savourer une quiétude diffuse. Il fait agréablement chaud dans cette brasserie. La clientèle est détendue. Des lycéennes insouciantes rigolent devant des panachés. Descendant du plafond où sont accrochées les baffles, la voix d'une chanteuse italienne aligne des rimes. Claudio s'en imprègne. Plus rien ne compte. Il touille son café d'un air absent et tant pis si en rentrant, il découvre que Papillon a encore pissé sur le tapis.

Lorsqu'il émerge, Jean-Paul Boischêne a les idées claires comme le cristal de montagne. Les médocs qu'il a ingurgités ont dissous tous ses soucis. La chimie est capable de grands miracles. Il passe sa tête fripée sous l'eau tiède. Puis se rase la moustache. La métamorphose est totale. C'est un autre homme qui se regarde dans la petite glace rectangulaire du cabinet de toilette. Il sourit à son reflet et se caresse les joues. Des pas feutrés et des murmures lui parviennent depuis les couloirs recouverts de linoléum. Il empoche ses effets personnels, plie son pyjama proprement et le glisse sous l'oreiller, comme s'il devait revenir bientôt. Sur la table de chevet, il laisse la carte de visite de l'inspecteur. Là où il va, quel usage

pourrait-il faire de ce bout de carton ? Jean-Paul se réjouit de retrouver ses habits. Sa veste bleue surtout. Si douce au toucher. Avec assurance, il referme la porte de la chambre n° 1124. En provenance de la cantine de l'hôpital, des fumets un peu écœurants ondoient dans les longs couloirs blancs. Ses pas se font légers. Ça fait longtemps qu'il ne s'est pas senti si bien. Fluides et parfumées comme un filet d'huile d'olive, ses pensées circulent sans rencontrer d'obstacles. Dehors, l'air est vif. Jean-Paul monte dans un bus, agitant comme un sésame sa carte de chômeur. Il est content de lui. Jamais il ne s'est senti aussi important. Une place libre, dans le fond, près d'une mamie enfouie dans une fourrure acrylique et dont les cheveux sont teints d'une étonnante couleur violette, attise sa convoitise. Il la regarde descendre à l'arrêt suivant. Puis, place du 6 mars 1928, il change de correspondance. Direction la gare.

Ruelle des Six déportés du 11 novembre 1942, Jean-Paul a vu quelque chose d'unique, qu'il veut étouffer dans les tréfonds de son intimité. Détenteur d'un secret indivisible qui perdrait toute consistance s'il venait à s'ébruiter, Jean-Paul laisse transparaître sur son visage pâle une félicité digne des angelots qui peuplent les sacristies. Une princesse de sang circulant à bord d'un carrosse tirée par six chevaux noirs n'aurait pas allure plus altière. Rayonnant malgré le temps gris et les premiers flocons qui se déposent sur les toits, il se gargarise d'avoir tenu la dragée haute à ce mal-embouché d'inspecteur au nom de famille si compliqué. Mais pour une fois que Jean-Paul voit quelque chose d'impensable, d'irréel, qu'il est le seul à avoir pu contempler, il espère bien le garder pour lui. Pourquoi serait-il le seul dindon de la farce ? Pourquoi partagerait-il les richesses qu'il détient alors que tous ceux qui en ont les gardent pour eux et s'y agrippent avec une voracité de chiens affamés ? L'œil brillant, il demande un billet pour le Sud. Cela fait des années qu'il ambitionne de se baigner dans la Méditerranée. La lointaine Chypre, Monaco, Rome et tutti quanti l'ont toujours fait rêver.

*

UN NEZ CURIEUX

DANIEL LE FAOU

J'ai un métier original. Je travaille pour une société des Émirats Arabes Unis, la IGMC (*International Gulf Meat Company*), qui importe dans le Golfe persique des viandes françaises de qualité supérieure, destinées à l'hôtellerie et la restauration de luxe. Cette activité me convient bien. Il faut dire que je m'y connais en la matière, en tant que petit fils d'éleveur de bovins, fils d'artisan boucher encore en activité, et ingénieur agroalimentaire spécialisé en qualité nutritionnelle.

De plus, j'ai un talent rare. Les œnologues ont un nez qui leur permet de reconnaître les vins. Curieusement, le mien est particulièrement doué pour identifier les odeurs de sang et, par voie de conséquence, celles des viandes. Placé à cinq mètres d'une carcasse de bête fraîchement abattue, les yeux bandés, je peux distinguer une Limousine d'une Charolaise, un mouton d'Ouessant d'un pré-salé du Mont Saint-Michel, un poulet de Janzé d'un poulet de Loué ! Du reste, c'est ce talent inné, et rare paraît-il, qui m'a permis d'obtenir ce job à la fois intéressant et lucratif.

Dans mon domaine professionnel, le SIVIAQ, le salon international des viandes de qualité, qui se tient chaque année à Rungis, est bien sûr incontournable. Voilà trois jours que j'en sillonne les allées et que je visite des stands. J'ai ignoré seulement la halle porcine, qui n'intéresse pas mon employeur musulman. J'ai rencontré beaucoup d'éleveurs, discuté avec des producteurs, tâté et reniflé nombre de carcasses présentées en chambre froide, observé la texture de leur chair, négocié les prix et discuté des conditions de livraison.

Ce soir, je séjourne à l'hôtel Dreamair, tout près de l'aéroport, car dès demain matin je dois prendre l'avion pour Dubaï afin de présenter le bilan de mes investigations et de mes contacts à mon patron, monsieur Bendani, le directeur d'IGMC. Avant de regagner l'hôtel, je fais un crochet par le faubourg Saint-Honoré, pour y faire un achat dans une boutique chic. On m'y fait humer différents parfums de grande marque, ce qui n'est pas désagréable non plus. J'opte finalement pour un coffret de parfum et d'eau de toilette « Milou de Kerbèle ». On me fait un magnifique paquet cadeau. Je compte l'offrir à Ismahen, la fille de monsieur Bendani, dont je suis secrètement amoureux. Je crois que la réciprocité est vraie, comme j'ai pu en juger aux regards de braise que la belle brune m'avait adressés la fois où son père m'avait invité à dîner chez lui. Elle sera sûrement touchée par mon attention.

Je fais un second crochet par une pharmacie, car j'ai pris froid au salon, sans doute à force de rentrer et de sortir des frigos. On m'a vendu un nouveau médicament de choc, censé à la fois vaincre en quelques heures un rhume tenace et favoriser le sommeil. C'est exactement ce qu'il me faut : il me faudra passer une bonne nuit pour être frais et dispos demain, dès la première heure.

Mon avion décolle à huit heures et demie. Après avoir mis de l'ordre dans mes notes et établi un petit compte-rendu du salon, je vais dîner dans une brasserie attenante à l'hôtel, puis monte aussitôt dans ma chambre, n° 411-D. Cet hôtel moderne, de six étages, a une architecture originale : vu de dessus le bâtiment a la forme d'une étoile à cinq branches, dont chaque aile possède un couloir central

s'étendant entre deux rangées de chambres.

21 heures 30 : juste avant de me coucher, j'entrouvre machinalement le rideau pour regarder au dehors. J'aperçois une fenêtre éclairée appartenant à une chambre de l'aile voisine, un étage en dessous ; il s'agit d'une fenêtre de salle de bain, dont le rideau n'a pas été tiré. Le verre est dépoli, et mon axe de vision oblique. Mais j'y distingue néanmoins la silhouette floue d'une jeune femme aux cheveux longs, que je devine debout dans la baignoire, prenant une douche dans une attitude gracieuse. Soudain, elle disparaît brutalement, comme aspirée dans la baignoire.

J'ai un peu honte de cet acte de voyeurisme involontaire, et me mets au lit. Je m'endors avec l'image fugitive de cette jeune fille qui pourrait être Ismahen, s'enduisant la peau de l'eau de toilette que je lui aurais offerte. Il se passe alors une chose aussi incroyable qu'inattendue : mon nez se met à s'allonger. Je sens petit à petit son extrémité s'éloigner de mon visage. Non pas de quelques centimètres, comme celui de Pinocchio pris en plein délit de mensonge, mais d'un décimètre au moins, puis de plusieurs décimètres, d'un mètre, puis de plusieurs mètres...

Tel un serpent, il s'est déployé sur l'oreiller, a parcouru le drap du lit en diagonale, est descendu sur la moquette, a traversé la chambre pour se diriger vers la porte, bousculant au passage l'une de mes chaussures malodorantes qui encombrait son chemin. On peut penser que son escapade va s'arrêter là. Il n'en n'est rien ! Ce nez a des dons insoupçonnés. À la manière d'un tuyau d'arrosage, il se dégonfle et s'aplatit afin de passer par-dessous la porte, et s'évade dans le couloir. Il y continue tranquillement sa progression en serpentant jusqu'à l'embranchement situé au centre de l'étoile, descend l'escalier d'un étage, et emprunte le couloir C. Arrivé devant le seuil de la chambre n° 304-C, il s'arrête. Utilisant le même stratagème de dégonflage partiel que celui précédemment mis en œuvre, il passe sous la porte et pénètre dans cette chambre.

Une odeur très particulière mêlée de sang et de parfum l'attire

irrésistiblement vers la salle de bain, et l'extrémité de mon nez se dresse au niveau de la baignoire. Curieuses, mes deux narines regardent à l'intérieur. Horreur ! Une jeune femme à demi inconsciente y gît, gémissant dans une mare de sang. Elle a dû glisser dans la baignoire pendant qu'elle se douchait, et sa tempe a violemment heurté la paroi en céramique.

Mon nez est généreux ; il se raidit de manière à proposer à la malheureuse une rampe pour s'agripper et se redresser. En vain. Elle a perdu trop de sang et est trop faible pour sortir de là. Dépit et triste, mon nez décide alors de se retirer et de venir retrouver mon visage en se rétractant, suivant le même chemin qu'à l'aller.

6 heures 45 : la sonnerie du réveil m'invite sans ménagement à sortir de mon lit. J'ai un léger mal de tête ; mon sommeil a été haché, et j'ai fait de drôle de rêves. J'allume la lumière. Tiens : il y a des taches de sang sur mon oreiller ! Effectivement, j'ai saigné du nez au cours de la nuit. En prenant mon petit-déjeuner, je lis la notice de mon médicament anti-rhume ; on y mentionne, parmi les effets indésirables, rares mais possibles : saignements de nez, cauchemars et même hallucinations. Ceci explique cela...

8 heures 05 : Je me trouve dans la salle d'embarquement du vol UM-3662 pour Dubaï, lorsque retentit la sonnerie de mon mobile m'annonçant un SMS. Voici le message :

« Cher monsieur :

Votre voyage à Dubaï doit être reporté, car un grand malheur a touché notre directeur : Ismahen, sa fille adorée, vient de rejoindre le Paradis. Elle a été retrouvée morte dans sa baignoire. Toute la famille de monsieur Bendani sera en deuil pendant au moins une semaine. Je vous contacterai dès que possible pour vous proposer une autre date. Bien cordialement,

Ouassama At-Tabari,
Directeur adjoint de IGMC »

*

TRAVELLINGUE CRADINGUE

CYRILLE CLÉLAN

« Arrête ta comédie ! » Il n'avait que ces mots à la bouche. Il me les balançait régulièrement. Il ne voyait pas mes tourments. Il ne comprenait pas que cette fois, ce n'était pas du cinéma. Comment pouvait-il me mépriser à ce point ? Il croyait que je boudais pour l'enquiquiner. Il croyait que je faisais la tête pour me rendre intéressante. Il croyait tout un tas de choses répugnantes. En fait, il ne comprenait rien à rien. Ce n'était qu'une mauviette. Un moins que rien. Un gnome dépourvu de sensibilité, de jugeote et incapable de la moindre marque de tendresse.

Comment avoir pu passer trente ans avec un pareil nabot ?

J'avais dû fermer les yeux sur beaucoup de choses, faire une croix sur mes rêves, oublier les uns après les autres mes espoirs de mener une vie heureuse.

À force, toutefois, j'avais fini par m'y faire. J'avais fini par com-

prendre que mon époux était un raté, un fanfaron fadasse, un goujon. Un vilain poux.

Trente ans dans trente m², ça a de quoi vous faire perdre la boule. Et je dois reconnaître que la plupart du temps, le vin, le shit et les rediffusions aidant, je n'avais pas toute ma raison. À quoi est-ce que ça aurait pu servir, de toutes façons, de la garder entière ? Quelqu'un a-t-il des arguments à faire valoir susceptibles de me lancer sur une autre piste ? Trente ans à jouer le même rôle : celui d'une femme misérable, dans l'ombre d'un mari qui lui-même n'était qu'une ombre triste, opaque et probablement fidèle. Brun, tassé, taciturne, il travaille dans un atelier rue des Trois Soupirs. Je ne sais pas ce qu'il fabrique. Il ne parle jamais de son travail. Il ne veut pas m'ennuyer avec des choses sans importance. Pour lui, quelles sont les choses qui ont de l'importance ?

« Arrête ton cinéma. Ça suffit maintenant. Viens te coucher près de moi.

- J'ai soif.

- Soif de quoi ?

- Soif d'aventure, d'exotisme, de...

- Soif de me faire chier. Viens te reposer dans mes bras. Éteins cette chienne de télévision qui te pourrit le cerveau et viens te coucher près de ton vieux mari. Allez ! S'il te plaît !

- J'ai pas envie.

- Baisse au moins le son alors que je ne sois pas obligé de subir tes niaiseries.

- Vieux schnock.

- Grosse pute. »

Je n'aime pas qu'il emploie ces mots. Mais c'est ainsi tous les soirs. Ça n'a rien d'amusant — mais ça n'a pas d'importance. Une seule fois dans ma vie on m'a donné le beau rôle. C'était le jour de

mon mariage. Pas une seule fois depuis je n'ai ressenti le besoin de sourire. Pas une seule fois, sauf vendredi dernier, quand j'ai commandé du sabre chez le poissonnier. Il m'a dit que ma nouvelle coiffure m'allait à ravir. C'est un brave type. C'est le vent qui m'avait décoiffée. C'est un homme marié. Sa femme lui a donné sept enfants. Elle a douze ans de moins que lui. Ils ont une maison, au bord de la mer, achetée en viager à un ancien barman qui va bientôt crever. Mon mari n'aime pas la mer. La montagne non plus. Il n'aime pas les tentations. Il n'aime pas les aventures ni les palpitations. Monsieur a le cœur fragile. Surtout : rien de nouveau ! Ne rien faire qui puisse s'avérer dérangeant ! Houlala, gare au tumulte. Trente ans, dans ces conditions, c'est long. Insupportable. Infernal. Trente années marquées du sceau de la grisaille et de l'immobilisme, esclave d'un maître dont toute l'étendue de ses fantaisies se lit dans les plis de ses braies.

Dès lors que j'étais casée, une chape de plomb s'est abattue sur ma vie. Comment se mouvoir quand on a l'âme ficelée au poteau d'exécution des tâches ménagères — courses, préparation des repas, nettoyage des chiottes et de la douche, passage d'aspirateur, épilages des courgettes, des carottes et des patates ? Je pense, très sincèrement, que si nous avions eu des enfants, ça aurait été une autre chanson, bien plus gaie certainement. Les enfants, c'est merveilleux. C'est le renouveau garanti ! Mais les mystères de la biologie sexuée en ont décidé autrement : les spermatozoïdes de mon mari se sont avérés incapables de féconder mes ovules. Pourquoi Dieu m'as-tu infligé ce châtement ? Henri, mon mari, grogne. Ses amis l'appellent Riton. Je suis sûre qu'ils parlent de moi derrière mon dos. Et peut-être de lui derrière le sien. Ils doivent penser que c'est triste, un couple sans enfants. Et ils ont bien raison.

Pourquoi l'ai-je épousé ce gros porc ? Sûrement pas pour le fric. Disons que je brûlais de cette envie de calme, doublée de cette volonté d'épater mes trois copines et de me dégager, une fois pour toutes, de l'ascendance de mes parents cordonniers. À la maison, ça puait le cuir, le vieux bois, le cirage et la crasse. J'aurais mieux fait

de naître chez les voisins. Eux au moins envoyaient leurs enfants dans des écoles sélects en Suisse ou à Toulouse d'où l'on sortait bardé de diplômés, armé pour la vie.

Mes enthousiasmes se sont dissous dans les mauvais vins vains. Mes forces se retournent contre moi et la marijuana — mon époux a horreur de me voir fumer ces cochonneries-là — ne m'est plus d'aucun secours.

Trente ans de vie terne. J'aurai aimé être considérée comme une grande dame. Ou à défaut comme une princesse pas trop cradingue, une prêtresse grecque, idolâtrée, choyée, parfumée, avec des bijoux, une Bentley, des amies à Nice, à Caracas, à Deauville, à London, avec une maison à la campagne et une autre sur la côte basque, avec un chalet dans les Alpes au-dessus de Salzbourg, qui sentirait la résine de sapin et un service de soixante-douze couverts en argent, dans le bas du placard, pour les grandes occasions et pouvoir recevoir les amis comme il se doit. Mais dans le fond de notre petit studio déglingué, au huitième étage d'un immeuble qui surplombe le Vieux Canal, je suis plus seule et plus triste qu'une araignée cachée derrière un meuble. Le Vieux Canal est bordé par une lignée de chênes verts et par la voie express. Plus loin, il y a l'aéroport d'où décollent des gros avions blancs étincelants. Il y a la station d'épuration et ses huit bassins ronds dans lesquels on décante les eaux usées. Il y a l'ancien vélodrome, le centre commercial et quelques usines, quelques hectares ratiboisés, quelques hangars, des parkings. Tels sont mes horizons. Y-a-t-il de la place dans ce décor pour l'amour ? J'aurais aimé épouser un sultan, un maharadjah, un acteur de cinéma puis un joueur de tennis. J'étais belle à dix-huit balais. J'avais toute la vie devant moi et de quoi satisfaire amplement douze amants.

« Arrête ton cirque. Pose ton verre et viens te coucher. »

Mon mari soupire. Il a sommeil. Dans trois minutes, il dormira. Je n'ai rien à lui répondre. J'aime savoir qu'il est à mes côtés quand je me saoule. J'aime qu'il voie à quoi je suis rendue.

Cela étant, cet enfoiré n'a même pas la délicatesse de culpabiliser. Il ne me freine pas. Tout ça lui semble s'intégrer dans l'ordre des choses. À quoi sert-il alors ? Que faut-il pour attirer son attention ? Il fait comme s'il n'y était pour rien. Il digère son cassoulet et cuve ses trois ricard. Avant la moitié de la bouteille y passait. Mais, il y a trois ans de cela, ou cinq, peut-être bien sept, un médecin du travail lui a intimé l'ordre de diminuer la dose et il s'est incliné. La médecine du travail, ça ne me concerne pas. J'aime boire et dévier ainsi le cours des choses. Ça ne me dérange pas de me bousiller la santé. À quoi ça sert d'être en pleine forme quand on est mariée à une blatte ?

Mon mari me voit comme quantité négligeable. Quand il ne m'ignore pas, il s'adresse à moi comme s'il s'adressait à une débile mentale incapable de saisir quoi que ce soit. C'est horripilant. C'est nul. Je suis maigre, pâle et courbée au-dessus de la table — une planche posée sur deux tréteaux. Je perds mes cheveux, à cause de la pollution probablement. Mon sexe est sec.

Henri m'a rendu frigide. Pour me venger, je l'ai rendu impuisant.

Dans moins de trois mois, ce sera l'automne. Les gens de mon entourage, les locataires et les rares propriétaires qui vivent dans le même bloc, commencent à se demander dans quel camp ils passeront leurs vacances. Mon mari et moi préférons rester. À quoi ça sert d'aller prendre l'air dans des stations balnéaires où la nuit dans un hôtel coûte presque un mois de salaire ?

Mon potentiel reste inexploité, comme ces mines délaissées parce qu'il faut creuser trop profond pour atteindre le filon.

J'aime fumer quand il fait nuit. La fenêtre est ouverte. L'air est tiède. On entend les cheminées d'aération qui bourdonnent sur le toit des immeubles, les voitures qui klaxonnent, les pneus qui crissent. Des sirènes retentissent. Des nuages glissent. Mon mari dort. Il se lève tôt pour aller bosser à l'atelier. Le midi, il mange à la cantine, avec ses collègues de boulot, ses copains. Moi je peux n'émer-

ger qu'à quatorze heures si tel est mon bon plaisir. Ou dormir si ça me chante jusqu'à ce qu'il rentre, vers dix-neuf heures en général.

Dans la journée, j'aime bien rester à ne rien faire, si tant est que l'on puisse considérer la rêvasserie comme une réelle inaction. Je suis une contemplative, de la race de celles qui n'espèrent plus. J'aime regarder le ciel, même s'il n'a rien à me dire. Mon mari aussi est un taiseux.

Le shopping, ce n'est pas ma tasse de thé. Il y a trop de belles choses dans les magasins. C'est encore plus déprimant qu'un verger dont tous les fruits sont pourris.

Demain, je n'ai rien de prévu. Hormis un brin de lessive peut-être, histoire que mon mari aille au boulot avec un slip propre sur les fesses. Mais rien ne presse. Je peux rouler un dernier joint, boire un autre verre et continuer de regarder des trucs débiles entrecoupés de pubs en image de synthèse, avec le son en sourdine pour ne pas déranger.

« Au lit maintenant ! Tu ne vas pas fumer de cette merde jusqu'à l'aube !

- Qu'est-ce que ça peut te faire ? Je croyais que tu dormais. »

Monsieur ne répond pas et se tourne de l'autre côté, la tête contre le mur qui doit proposer sûrement une compagnie plus intéressante que la mienne. « Hein ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? » C'est vrai, je croyais qu'il dormait. Il ne répond jamais rien à mes questions les plus ardentes, comme s'il oubliait, au fur et à mesure que je parle, le sujet de nos conversations. Ce qui, en gros, signifie qu'il se contrefout royalement de mes états d'âmes les plus intimes.

Je croyais qu'il dormait. Mais non. Sa Seigneurie ne dort pas encore. Il espère peut-être que je le rejoigne. Peut-être imagine-t-il que nous pourrions, exceptionnellement, nous envoyer en l'air ? Mais les joutes amoureuses, ce n'est pas non plus mon truc. Je n'aime pas transpirer. Je n'aime pas tellement ses yeux révulsés quand il s'apprête à jouir et à déverser sa semence entre mes cuis-

ses maigres. À quoi ça sert de faire l'amour ? Je n'entends plus les cris de mon utérus qui crie famine.

C'est dur de vivre dans un T1. Les plaies sont vite à vif. Où et comment sont nées ces blessures avivées par nos silences et nos médiocrités ? Quels sont les remèdes pour apaiser la douleur ?

Tout le monde ne peut pas être Ava Gardner.

Éteindre la télé. Écraser mon mégot. Poser la bouteille vide sous l'évier. Ouvrir le four. Allumer le gaz. M'allonger. Passer au film suivant.

« Tu ne trouves pas que ça sent bizarre ? Hein ? Cocotte, qu'est-ce que tu fais ? »

Les mots d'Henri me secouent. Précipitamment, comme une gosse prise en faute, je me frotte le haut du crâne, sans trop comprendre ce qui m'arrive — je crois que je suis un peu groggy. J'ai du mal à réaliser. Henri se lève. Il ferme la porte du four. Il me regarde d'un air ébahi. D'un air presque hilare, je le regarde faire. Il coupe le gaz. J'ai honte. Je sens qu'Henri a envie de me gronder. Il va élever la voix. J'ai horreur de ça. Mais non, il se tait, se rallonge. Comme s'il ne s'était rien passé du tout. La fenêtre est ouverte. L'air est tiède. Je suis ridicule. Même mon suicide est un fiasco. Dehors, la lune brille comme une pièce de cinq francs. Henri, darling, pardonne-moi mes boulettes. J'ai envie de ta voix, de tes bras, de ta force, de ton sexe. Henri, enlace-moi.

Monsieur ne dort plus.

*

L'ILLUSION DE L'EX-ÎLE

ARNAUD GÉNOIS

La battue avait débuté à l'avantage d'Angelo. Sa tribu, les Gobo-Gobo, l'avait désigné pour traquer et tuer le dangereux prédateur qui, depuis quelques temps, hantait leur territoire de chasse. Armé d'une sagaie, le cœur plein de courage, Angelo s'était enfoncé loin dans la jungle, déterminé à relever le défi lancé. Il était nécessaire pour lui de démontrer qu'il n'était pas un couard, et qu'il était digne d'appartenir à son clan. Certains membres influents lui reprochaient sa paresse. Après une heure de marche discrète et prudente, il surprit la panthère endormie à l'abri d'un fourré, se repaissant d'un cochon sauvage dont la chair était estimée des Gobo-Gobo. Depuis dix jours qu'ils avaient débarqué sur cette île hostile où la nature les contraignait généralement à se nourrir de baies et de rares coquillages, certes comestibles mais peu ragoûtants, les Gobo-Gobo avaient compris qu'il leur faudrait lutter pour leur survie. Partager leur mets préféré avec le fauve se révélait de fait inconcevable.

À découvert, assuré d'une victoire facile, le jeune homme arma son bras, prêt à terrasser l'indésirable. Mais au moment même où il allait accomplir le jet assassin, un craquement de bois mort résonna dans l'arène végétale, rompant la quiétude de l'animal, qui bondit instantanément sur ses pattes. Stupéfait, Angelo n'eut ni la force ni le courage d'affronter son adversaire de face. D'autant plus que la panthère ne lui en laissa pas le temps. Folle de rage d'avoir manqué de vigilance, elle fondit sans hésiter sur le chasseur devenu proie. Bien qu'agile et rapide d'ordinaire, le félin, repu et lourd de son festin, ne parvint pourtant pas à rattraper le Gobo-Gobo qui, galvanisé par une peur totale, courait et sautait à travers les arbres avec une aisance remarquable. Au bout d'interminables minutes, il n'en fut pas moins épuisé de fuir et, après s'être assuré par un bref coup d'œil que son poursuivant était encore à bonne distance, il se résolut à se cacher pour reprendre son souffle. Tapi sous un goyavier, les muscles bandés et l'œil aux aguets, Angelo s'apprêtait à détalier à la moindre alerte. Il n'avait pas le choix du combat, puisqu'il s'était débarrassé de son arme pendant sa course. Sans doute, espérait-il, la bête renoncerait et retournerait bien vite à sa sieste digestive. Mais la patience du félin, habitué aux longues chasses, n'était en rien altérée. Et c'était sans compter sur son redoutable flair. Sans même qu'il ne la vît arriver, la bête contourna le goyavier, se jeta en un éclair sur Angelo et le fit basculer sans effort. Au premier coup de griffe lacérant son poitrail, il sut qu'il allait mourir là, dans cette contrée étrangère, sur cette terre promise qu'il avait accepté de rejoindre avec ses compagnons, quittant le confort de son ancienne vie au profit d'une aventure humaine exceptionnelle. Mais soudain, l'air siffla brièvement. Tandis que ses crocs acérés allaient s'enfoncer dans la gorge de sa proie, la panthère s'écroula dans un râle, transpercée en son flanc par une lance salvatrice. Angelo se releva, pas encore soulagé tant il avait ressenti sa dernière heure venue, et ne put qu'apercevoir une forme jaune disparaître derrière un arbre. Un Nakélé... Un Nakélé l'avait sauvé ! Cette tribu, en quête de nouveaux territoires, occupait le Nord de l'île. Plutôt que de s'allier pour tenter de se faire une place dans cette nature millénaire, l'une

et l'autre avaient préféré s'opposer, persuadées que l'île ne pouvait les nourrir tous. Angelo mit un instant de côté cette querelle, remerciant son sauveur de loin, puis reprit ses esprits. Quoique les choses ne se fussent pas vraiment passées comme il les avait prévues, le fauve était à ses pieds. Il avait donc rempli sa mission. S'emparant d'une liane, il attachait fermement les pattes arrière de la panthère, ainsi que les pattes avant — c'était inutile mais il craignait encore que le monstre ne se réveillât —, et se mit en route vers le campement, la tête haute, fier d'être un Gobo-Gobo. Néanmoins, il se hâta. Il avait, comme à l'aller d'ailleurs, l'indicible sentiment d'être épié...

Lorsque le jeune chasseur parvint au camp, on se disputait comme d'habitude les maigres rations de riz distribuées avec parcimonie. Certains croyaient pouvoir distinguer à l'œil nu l'insignifiante différence entre deux cent onze et deux cent vingt-trois grains de riz, et cela leur suffisait pour reprocher à Jeanne, chargée du service, de s'octroyer une plus grande portion. Ce qui était inadmissible, selon eux, dans les conditions où ils survivaient. Tout comme l'improductivité d'Ali, revenu de sa corvée de pêche avec une dizaine de coquillages — et pas des plus gros —, exaspérait le reste du clan. Dans cette ambiance délétère, personne ne prêta la moindre attention au retour d'Angelo, si bien qu'il dût se manifester :

- La bête ne nous empêchera plus de chasser !

À la grande déception d'Angelo, qui s'attendait à être acclamé par ses camarades, Jourdan, autoproclamé chef des Gobo-Gobo, bien que les membres de la tribu ne se fussent pas concertés à ce propos, remarqua sans même se lever :

- Tu as mis le temps. Mais tu croyais quoi, qu'on allait danser autour d'elle avant d'en faire un festin ? Il ne s'agissait pas de la ramener ici, ça va attirer les rats et les insectes.

- J'ai risqué ma vie pour la tribu, et toi Jourdan, tout ce que tu trouves à me dire, c'est que j'ai mal agi !

- Ton épreuve, c'était seulement de la tuer. Tu traverses une mau-

vaise passe, Angelo, tu ne respectes pas les consignes d'équipe. Et si tu n'es pas content, tu peux toujours faire cavalier seul !

Angelo, hors de lui, ne se retint de sauter à la gorge du pseudo-chef uniquement parce qu'il savait qu'une agression signifierait pour lui une expulsion définitive du groupe. Jeanne, avec qui il partageait le plus d'affinités, sentit son exaspération et l'emmena à l'écart.

- Tu es blessé. Je vais te soigner.

Le soulagement d'avoir réchappé miraculeusement d'une mort certaine, puis la déception et la colère de n'avoir pas même été remercié par son clan, avaient fait oublier à Angelo la blessure infligée à sa poitrine par la panthère.

- Tu as été brave, Angelo. La tribu vivra plus paisiblement grâce à toi.

- Jourdan n'est qu'un salopard. Je me demande bien pourquoi tout le monde l'écoute et lui obéit sans hésiter.

- Tu prends ça trop à cœur. Ignore Jourdan, il est simplement jaloux de ton succès.

Tandis que Jeanne le pensait avec délicatesse, Angelo vint à penser qu'il lui fallait dire la vérité sur ce « succès » qu'elle lui reconnaissait volontiers. Mais avant qu'il ne pût trouver les mots justes pour raconter comment il n'avait pas tué la panthère, l'implacable Jourdan, occupé à ôter la pointe de la sagaie restée dans la bête, se rendit compte que celle-ci n'appartenait pas aux Gobo-Gobo. Il ne manqua pas de le faire savoir à tous.

- Angelo est un imposteur ! La panthère a été tuée par un Nakélé !

La sagaie ! C'était si stupide de sa part. Ces armes, façonnées différemment par les deux tribus, étaient aisément identifiables. Il était bel et bien découvert. Jeanne, incrédule, voulut comprendre et interrogea son ami. Angelo voulut exprimer quelques mots, mais sa

culpabilité l'en empêcha. Cette fois, Jeanne prit le parti de Jourdan et, déçue par le comportement d'Angelo, s'écarta de lui. Il venait de perdre, par son manque de rigueur, un soutien précieux.

Comme l'heure n'était pas à la discussion, on se garda d'accabler Angelo de reproches. Les Gobo-Gobo devaient sans tarder se mettre en route pour la plage, s'ils ne voulaient pas rater l'arrivée des daurades. À leur grand dam, ils s'étaient aperçus que le poisson, tout comme le cochon sauvage, étaient rares ; sans embarcation fiable pour aller au large, ni matériel efficace, ils devaient se contenter de pêcher à pied dans une petite crique où, par un caprice de mère nature, un banc de daurades faisait halte quelques dizaines de minutes seulement chaque semaine. Sur le chemin, Angelo sentit pourtant les regards noirs des autres Gobo-Gobo, ainsi que le poids des nasses et des sagaies qu'on l'avait obligé à porter. Il jugea bon de faire profil bas.

L'endroit et l'heure n'étant pas connus d'eux seuls, quand les Gobo-Gobo arrivèrent à la crique, les Nakélé étaient déjà là. Sven, reconnu comme l'égal de Jourdan au sein de son clan, s'avança vers la tribu adverse.

- Aujourd'hui, un Nakélé a tué la panthère, et a dans le même temps sauvé la vie d'un des vôtres. Nous réclamons donc que la pêche des deux tribus nous revienne intégralement aujourd'hui.

La revendication n'était pas du tout du goût de Jourdan. Comme à son habitude, il s'empressa de parler au nom de son groupe :

- Sans poisson pendant une semaine ? Tu sais bien que c'est impossible, nous refusons.

Dans cette île des privations où il y avait difficilement de la place pour tous, Gobo-Gobo et Nakélé auraient pu à ce moment précis s'engager dans une lutte sanglante, afin de déterminer une fois pour toutes lequel des deux clans serait le plus apte à survivre et à dominer les éléments. Mais ils avaient conservé de leur vie passée des sentiments humains et dignes. À force de négociations, ils parvinrent donc à un accord : lequel des deux clans ferait la meilleure

pêche s'octroierait les trois-quarts du butin total.

Les deux tribus se préparèrent. Tous salivaient déjà de pouvoir disposer de poisson à satiété pour toute la semaine, en éloignant de leurs pensées le spectre de l'échec et de la pénurie. Chez les Gobo-Gobo, on pria vivement Ali de décupler ses efforts habituels. Lorsque les daurades firent leur apparition à l'heure attendue, les insulaires se déployèrent et la pêche commença au rythme des coups de sagaie, objet dévolu à bien des usages. Les deux tribus, hormis quelques maladroits, commençaient à la maîtriser, sauf en ce qui concernait les oiseaux, proies trop véloces pour être atteintes. Angelo, soucieux de regagner l'estime des siens, piquait et piquait avec frénésie dans l'eau troublée où il barbotait, et les daurades, en dépit de leur rapidité, s'entassèrent rapidement dans sa nasse.

- Elles partent !

Aussi vite qu'il était venu, le banc quitta effectivement la crique pour regagner la haute mer. Un membre de chaque tribu fut désigné et l'on compta le contenu des nasses. Quand vint le tour de celle d'Angelo, la dernière, les Nakélé ne menaient que par trois poissons d'écart. Un sourire victorieux aux lèvres, Angelo, qui en avait pêché six, leva sa nasse hors de l'eau. Vide ! Trente-deux à vingt-neuf. Les Nakélé hurlèrent leur victoire, tandis que leurs adversaires enfoncèrent le seul Gobo-Gobo rentré bredouille :

- Minable, lâcha même Jeanne, enragée par une telle incompetence.

À l'écart, Jourdan ne prit pas part à la dispute. Et pour cause : dans l'agitation, il avait lui-même traîtreusement ouvert la nasse d'Angelo afin que les prises s'en échappassent. Il avait certes trahi son équipe, mais c'était l'occasion rêvée pour faire perdre définitivement toute crédibilité à ce jeune impétueux qui contrariait son autorité. Et de toute façon, il détestait le poisson.

Angelo, loin d'imaginer la supercherie, pensa qu'il avait mal fermé son filet. Il éprouva encore une fois cette étrange et désagréable sensation d'être observé, comme si une multitude de

voyeurs se gaussaient à chaque instant de ses déboires.

Cette fois-ci, Angelo était perdu. Au camp, on ne lui adressait plus la parole ; il en était réduit à accomplir toutes les tâches ingrates. On lui avait même refusé le droit de dormir sous l'abri en bois de la tribu. Bien entendu, il serait privé de poisson pour la semaine. De son côté, Jourdan exultait.

Comme il en avait été décidé, les Gobo-Gobo se réuniraient désormais une fois par semaine pour débattre de la vie du clan et soumettre leurs propositions pour améliorer le quotidien. Cette réunion — si tant est qu'on lui permît d'y participer — était la seule lueur d'espoir pour Angelo. Dans sa solitude, il se dit qu'il en profiterait pour présenter ses excuses à tous les membres du clan, enterrer le différend avec Jourdan et promettre de rattraper ses erreurs. Pour cela, il peaufinait jour et nuit un discours sincère et capable de toucher le cœur des siens.

Quand le soir fatidique tomba sur le campement, le feu fut ravivé et les Gobo-Gobo se rassemblèrent en cercle autour, comme pour donner une forme protocolaire à l'événement. Angelo, qui avait recouvré toute sa confiance, fut convié à les rejoindre. Ali prit le premier la parole pour demander si l'on pouvait fabriquer un abri réservé aux commodités. Quelqu'un lui répondit aimablement :

- Ça t'ennuie, Ali, d'aller chier sous les arbres ? Et puisqu'il n'y a pas d'eau, qui nettoiera l'endroit ? Toi, peut-être ? Non, nous avons des projets bien plus urgents à mener.

Sur quoi Ali convint qu'il n'aimerait pas assumer seul cette nouvelle corvée, et les Gobo-Gobo hochèrent la tête à l'unisson. À la faveur d'un instant de silence, Angelo saisit l'opportunité, prit son souffle et se leva :

- Mes amis, j'aimerais vous...

- Assieds-toi, Angelo, trancha Jourdan. Ce que je vais proposer te concerne justement.

Le cœur d'Angelo sursauta soudain, et Jourdan poursuivit :

- Les Gobo-Gobo ont été particulièrement déçus par ton attitude ces temps-ci. Par tes mensonges et tes erreurs, tu as pénalisé toute la tribu. Nous ne pouvons le tolérer et tu dois être sanctionné. Je propose donc ton exclusion du camp. Que ceux qui approuvent cet avis s'expriment en levant la main.

Pour Angelo, qui n'avait rien vu venir, c'était comme un coup derrière la tête. Il vit avec consternation les mains se lever l'une après l'autre, fermement convaincues pour la plupart, celle de Jeanne peut-être plus hésitante, enfin c'est ce qu'il pensa pour se rassurer. Désireux de fuir un quotidien qui le répugnait, il s'était impliqué corps et âme dans l'aventure. Mais l'évasion était finalement devenue exclusion. Contraint de renouer avec la morne routine comme seule compagne de son existence, il vivait cet irrémédiable retour à la case départ comme un douloureux échec. Mais l'avait-t-il vraiment quittée, d'ailleurs, puisqu'il avait retrouvé ici les manigances, la vilénie et l'appât du pouvoir qui gangrènent toujours les relations dans un groupe humain ? Angelo fondit en larmes.

Sitôt le blâme prononcé, une caméra, surgie de nulle part, se braqua sur le perdant. C'était donc ça, l'étrange impression qu'il ressentait si souvent. Depuis qu'ils avaient débarqué sur l'île, ils étaient filmés. Angelo l'ignorait. Ou peut-être l'avait-t-il oublié. Illusionnée par les promesses d'évasion de la télé-réalité, la raison d'Angelo s'était égarée aux confins de cette île qui l'avait perdu.

L'animateur du jeu reprit le collier d'Angelo. Geste qui signifiait son éviction définitive de l'aventure. « Vous connaissez les règles, Angelo », fit-il. Angelo acquiesça. Derrière lui, droit comme des 'i', les Gobo-Gobo écoutaient la sentence, un peu terrifiés par le sort qui guettait le perdant, mais, surtout, soulagés de rester en lice ensemble.

Un bruit énorme précéda des tourbillons de sable. Un super-frelon se posait sur un bout de plage. Angelo y fut conduit et invité à y monter. Il devait rejoindre une autre île, plus petite, plus hostile

encore, parfaitement inhabité, y être déposé sans arme ni bagage. Telles étaient les règles. Le super-frelon décolla. « Le jeu continue ! Notre ami Angelo part pour l'île des Bannis ! Nos abonnés connectés pourront suivre ses aventures en temps réel grâce à la nano-puce sous cutanée qui lui a été injectée en même temps que les vaccinations d'usage ! Souhaitons-lui bonne chance ! » cria l'animateur. Les Gobo-Gobo applaudirent. Angelo ne savait pas s'il devait les regretter.

*

PARUTIONS DES MÊMES AUTEURS

Daniel Le Faou

Les Bouzites sauvages

Illustrations de CATHERINE LE FAOU, Éditions Je publie, 2006.

Les inventions insolites, Éditions Hugo & cie, 2012.

Arnaud Génois

Le couloir de Léa

Illustrations de MATTHIEU CHOUTEAU, Éditions de la rue nantaise, 2008.

L'île des valeureux

Recueil de nouvelles collectif, Éditions de la rue nantaise, 2011.

Cyrille Cléran

Chroniques ivoiriennes

Photographies d'ÉLISABETH LHOMELET et cartes de PIERRE JUDIC
Éditions L'Harmattan, 2005.

Au paradis sans préavis

Recueil de nouvelles, Éditions de la rue nantaise, 2007.

Straed Naonediz, Histoires de la rue Nantaise

Cartes de PIERRE JUDIC, Éditions de la rue nantaise, 2007.

La saison des arcs-en-ciel

Théâtre, Éditions de la rue nantaise, 2007.

Les arcanes de la loose

Éditions de la rue nantaise, 2008.

Derrière les géraniums

Éditions Le Manuscrit, 2008.

La loterie byzantine

Éditions de la rue nantaise, 2009.

Histoires de proches face à la maladie, 35 récits

Préface d'Éric-Emmanuel Schmitt, Éditions Jacob-Duvernet, 2010

La vengeance du dindon farci

Recueil de nouvelles collectif, Éditions de la rue nantaise, 2010.

L'île des valeureux

Recueil de nouvelles collectif, Éditions de la rue nantaise, 2011.

Emmanuel Glais

Cons et consorts

Éditions de la rue nantaise, 2011.

PARUTIONS DU MÊME ÉDITEUR

ROMANS

Ce jour-là, récit de J. F. DU RIAL

Les états généraux de la loose, récit (pour adultes) d'ANGELINO GÖHTPERZ

Prizu, d'AVOGADRO PULMONAIRE (préfacé par ALAIN MADELIN)

Les arcanes de la loose, de CYRILLE CLÉLAN

La loterie byzantine, de CYRILLE CLÉLAN

La pesée des légumes s'effectue en caisse, quasi-polar de SABINE JOURDAIN

Léopold, examen de conscience de MICHELLE BRIEUC

Cons et consorts, fiction d'EMMANUEL GLAIS

Chonzac, polar d'YVES TANGUY

Les 3 singes, polar d'YVES TANGUY

Initiales BB (Béatrice Baldini), autofiction de BRIGITTE NOBLE

NOUVELLES

- Au paradis sans préavis*, nouvelles de CYRILLE CLÉLAN
- Le clandestin du Sloughi*, recueil de nouvelles de HENRI LE BELLEC
- La face cachée du soleil*, nouvelles de FRANÇOIS AUSSANAIRE
- La vengeance du dindon farci*, recueil collectif de nouvelles de CYRILLE CLÉLAN, STÉPHANE GRANGIER, NICOLE MADEC et NICOLAS MAIER
- Des idiots presque parfaits*, nouvelles de GAËL MONTADE
- L'île des valeureux*, recueil collectif de 22 nouvelles, de B. BUSQUET, P.-O. CAUSSARIEU, A. CHASLE, C. CLÉLAN, A. GÉNOIS, N. MAIER, MICHÈLE SOUCHET-GAVEL
- Une bière à Firenzuola* — *suivi de Chiffres*, recueils de nouvelles de MAURICE LE ROUZIC
- Chiens dans la nuit*, recueil de 5 nouvelles de STÉPHANE GRANGIER
- Stiff little fingers*, nouvelle de STÉPHANE GRANGIER (parue initialement dans le recueil *Chiens dans la nuit*)
- Chiens dans la nuit*, nouvelle de STÉPHANE GRANGIER (idem)
- Amarrée noire*, nouvelle de STÉPHANE GRANGIER (idem)
- Remugles*, nouvelle de STÉPHANE GRANGIER (idem)
- Rencontres vents et marées*, recueil de 14 nouvelles de PIERRE-VÉRO RÉSHYTTO préfacé par ARMANDINE CHASLE

BD

Paul et Mic ruent dans les brancards, b-d de SRĪ (tome 1)

THÉÂTRE

- La saison des arcs-en-ciel*, de CYRILLE CLÉLAN
- Le cirque d'Amélie*, de SERGE TRAVERS
- Du sable pour horizon*, de GUILLAUME COUPECHOUX
- Système solaire et chaise bancale*, saynète de CHRISTOPHE COJEAN

Air conditionné — la comédie des temps chauds,
de SERGE TRAVERS et PAUL GUIMONT

Manoir sous haute tension sur l'île de Man, de KATIA VERBA

La valse des matadors, de NATALIA FINTZEL-ROMANOVA

Le château de Montgueux ou le secret éventé, comédie sentimentale de
KATIA VERBA

Norma Jeane, de PIERRE GLÉNAT

Aux premières loges, comédie en 20 scènes de SERGE TRAVERS

Échec et mâle, de KATIA VERBA

Marchands de sable, farce de JACQUES THOMASSAINT

Vénus on the moon, d'ALAIN GIRODET

Fatalement vôtre, vaudeville de KATIA VERBA

REPORTAGES - DOCUMENTS

Straed Naonediz — Histoires de la rue Nantaise,
reportage de CYRILLE CLÉLAN

Guyonville — Histoire et anecdotes d'un petit village de Haute-Marne,
mémoire de JACQUELINE FORGEOT

POÉSIE

L'électron libre, fictions poétiques de CHARLES LESCUYER

Poésie-Flaques, recueil de poésie, illustré par RÉGIS MOULU
et préfacé par GHYSLAINE LELOUP

JEUNESSE

Le couloir de Léa, d'ARNAUD GÉNOIS, illustré par MATTHIEU CHOUTEAU

Des pucerons sur les rhododendrons, recueil de 8 nouvelles de
JACQUES THOMASSAINT illustrées par SANRANKUNE

Éditions de la rue nantaise

**1 square Étienne Nicol
35 200 Rennes**

www.ruenantaise.com

Impression : Identic, Cesson-Sévigné (35) © 2011

ISBN : 978-2-919265-08-4